

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



Mission
DE FRANCE

MINISTÈRES ORDONNÉS

novembre - décembre 1994

35 F

169

**Faut-il encore des prêtres
missionnaires aujourd'hui ?**

**Diacres au travail :
témoignages**

**Jeunes prêtres européens,
aujourd'hui**

163-1994

MISSION DE FRANCE ET ASSOCIATION

Sommaire

Edito	Le comité de rédaction	p. 1
Faut-il encore des prêtres missionnaires aujourd'hui ?	Yves PETITON	p. 3
La valise à la main	Michel RAGER	p. 17
Diacres au travail, deux témoignages	René MARIJON et Jean-Paul MORIN	p. 27
Rencontre avec des jeunes séminaristes	Propos recueillis par D. FONTAINE	p. 32
Jeunes prêtres européens aujourd'hui	Notes de Jean TOUSSAINT	p. 39
La Pentecôte encore et toujours	Roland VICO	p. 50
Une prière dérangée	Hervé BIENFAIT	p. 56
SOURCES	Augustin et Chrysostome	p. 63
UN LIVRE - UN AUTEUR		
Le mythe d'Icare	<i>d'André Comte-Sponville</i>	
	Présentation de Dominique BOURDIN	p. 67
EN LIBRAIRIE	Jean VINATIER	p. 73

La Lettre aux Communautés est un lieu d'échange et de communication entre les équipes de la Mission de France, les équipes diocésaines associées et tous ceux, laïcs, prêtres, religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Eglise, en France et dans d'autres pays. Elle porte une attention particulière aux situations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Eglise à l'Eglise en sorte que l'Evangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origine et de nature fort diverses : témoignages personnels, travaux d'équipes ou de groupes, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les différentes situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le Peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer plus fidèlement l'Evangile du Salut.

Se déplacer

“Le peuple semblait dans son immense majorité inexorablement absent. Reviendra-t-il ? Il ne reviendra pas. Il faut aller le chercher. C’est au prêtre à se déplacer et non au peuple”.

Ces lignes écrites en août 54 par le cardinal Montini, futur Paul VI, quelques mois seulement après l’interdiction des prêtres ouvriers, n’ont pas été un vœu pieux.

Avec d’autres, les prêtres de la Mission de France se sont déplacés. De Michel Rager, prêtre ouvrier du Prado vivant la valise à la main dans l’univers des chantiers, à Roland Vico, permanent au travail comme en paroisse, multiples ont été les figures de ce déplacement, de ce dérangement jusque dans la prière, nous dit Hervé Bienfait.

L’ordination de ministres envoyés prioritairement à ceux dont l’Eglise est loin n’est pas un geste anodin. Par le décentrement qu’il opère, il inscrit au cœur de l’Eglise un signe vivant et fécond de son incomplétude, comme le montre l’étude préparée par Yves Petiton et l’équipe du Séminaire de la Mission de France.

Alors, faut-il encore des prêtres missionnaires, au service d’une

mission qui est la tâche de toute l'Eglise ?

Oui, nous disent Jérôme, Patrick et Antoine qui se préparent à vivre cette aventure.

Oui, nous disent Bernard, Wolfram, Enzo et d'autres, qui, venus de Suisse, d'Allemagne et d'Italie, font part de leur recherche d'un nouveau souffle pour le ministère qu'ils ont reçu de leurs Eglises.

Oui, nous disent René et Jean Paul, diacres permanents, qui, dans une autre forme du ministère ordonné, puisent à la même veine missionnaire.

Oui, nous diront dans un prochain numéro des laïcs embarqués eux aussi dans cet exode.

C'est dans le croisement de toutes ces vies risquées que s'inventent peu à peu, nous en sommes persuadés, des formes du ministère pour demain. Les hésitations, les crispations et les blocages qui se manifestent ça et là, ne doivent pas étouffer mais stimuler notre liberté intérieure.

Ouvrons nos fenêtres donc ! C'est l'objet d'une nouvelle rubrique intitulée "Un livre, un auteur". Elle invite chacun d'entre nous à se déplacer pour aller à la rencontre de la quête spirituelle de nos contemporains.

Le comité de rédaction

Faut-il encore des prêtres missionnaires aujourd'hui ?

Yves PETITON
et l'équipe responsable du séminaire
de la Mission de France

Introduction

Il y a 30 ans, le travail du Concile Vatican II renouvelait profondément pour les catholiques, la conception des rapports entre l'Eglise et le monde. Cette ouverture s'est accompagnée d'une large réflexion sur le rôle des ministres ordonnés, évêques, prêtres et diacres. Depuis lors, les questions sur ces ministères n'ont cessé de rebondir. Aujourd'hui le contexte est différent de celui des années conciliaires, les interrogations qui reviennent le plus souvent sont les suivantes :

Dans une société sécularisée comme la société française où l'impact social de l'Evangile paraît de plus en plus réduit, ne

faut-il pas d'abord oeuvrer à l'affirmation de l'identité chrétienne et de la visibilité ecclésiale ?

Dans l'Eglise d'aujourd'hui où les laïcs prennent de plus en plus de responsabilités, quelle est alors le véritable rôle du ministère ordonné ?

Devant le petit nombre, la priorité pour les prêtres qui restent ne devrait-elle pas être l'animation des communautés chrétiennes ?

Affronté à de telles questions, on comprend de moins en moins qu'il existe «encore» des prêtres missionnaires, comme par exemple ceux de la Mission de France. Notre première conviction est que la question du minis-

rière ne doit pas simplement avoir pour fond de tableau la situation actuelle de l'Eglise, mais qu'elle doit plus largement prendre en compte l'ensemble des transformations actuelles de notre société et les défis qu'elles posent aux chrétiens.

Donnons-en quelques exemples : dans l'Hexagone, des «français» et des étrangers cohabitent : quelle citoyenneté, quelle fraternité est possible dans une telle société pluriculturelle ?

Une partie de la société française est exclue du droit au travail ou au logement. Des risques de fractures existent à l'intérieur des sociétés dites développées et entre elles et les Tiers mondes : quel avenir est possible qui ne soit pas une fatalité ?

Le développement des sciences et des techniques a changé la conception de la vérité. Elle est désormais provisoire, constamment à faire et à expérimenter. Le débat en est une modalité essentielle. Peut-on alors encore s'engager sur une parole ?

Parallèlement à une indifférence religieuse et existentielle, une quête spirituelle multiforme se fait jour. De multiples traditions religieuses et anthropologiques sont présentes en même temps et au même lieu. Comment repérer les différences pertinentes ? Où peut

se faire entendre une véritable parole de salut ? Où se fera la nécessaire structuration humaine, des jeunes en particulier ?

A toutes ces questions nous n'avons pas de réponses évidentes et satisfaisantes. Mais nous croyons que la façon particulière dont nous avons engagé le ministère dit quelque chose qui peut être utile pour tous dans la façon d'élaborer des réponses. C'est ce dont nous voudrions rendre compte ici, en ressaisissant quelques repères nécessaires pour la théologie du ministère ordonné, et en précisant les traits spécifiques du ministère que nous vivons.

Des repères pour un ministère ordonné missionnaire aujourd'hui

L'Eglise naît de la mission

Toute réflexion sérieuse sur le ministère doit partir d'une théologie de l'Eglise et de sa mission. C'est un double mouvement qui engendre l'Eglise : elle est le fruit de l'envoi du Fils et du don de l'Esprit. Ainsi les commu-

nautés chrétiennes sont constituées à la fois par le témoignage rendu à l'Évangile et par l'accueil de l'action de l'Esprit au cœur des hommes. Ainsi l'Eglise est-elle à la fois héritière de témoins et greffe toujours nouvelle dans l'histoire. Ainsi a-t-elle à la fois à accueillir la Bonne Nouvelle et à en témoigner.

Pourtant, on peut encore penser ce double mouvement comme une succession de deux temps: l'Eglise fonctionnerait alors comme un centre qui s'accroît en s'adjoignant de nouveaux membres jusqu'à être à la taille de l'humanité. Ceci n'est pas juste. L'Eglise accueille la Bonne Nouvelle du salut dans le mouvement même où elle en témoigne. C'est de cette mission, de ce témoignage rendu et entendu par d'autres, que naît l'Eglise. Autrement dit, le «salut» pour l'Eglise, ce qui la constitue, c'est de témoigner de la Bonne Nouvelle du salut.

Une différence d'origine : groupe apostolique / assemblée des disciples

Dès l'origine, l'Eglise est marquée par

une différence essentielle entre le groupe des apôtres et l'assemblée des disciples. Parmi les nombreux ministères dont parlent les Actes des Apôtres et les lettres de Paul, celui du groupe apostolique tient toujours une place à part. Pour les premières communautés chrétiennes, les apôtres sont une référence. Ils témoignent dans l'Eglise de ce que Jésus Christ a vécu - de sa mort et de sa résurrection - et de ce que cela a produit dans l'existence des premiers témoins.

A partir du deuxième siècle, le ministère apostolique a pris la triple forme que nous retrouvons aujourd'hui : évêque, prêtre et diacre. Par le dialogue oecuménique, ce triple ministère ordonné est redevenu la référence commune pour les différentes Eglises chrétiennes⁽¹⁾.

Le collège épiscopal, qui succède au groupe apostolique, veille à ce que le témoignage évangélique et l'édification de l'Eglise soient en fidélité par rapport à la foi apostolique.

Dans une Eglise locale, les prêtres forment un groupe constitué - un presbytérium - autour de l'évêque, tandis que les diacres permanents sont des collaborateurs directs de

(1) Voir par exemple "Baptême Eucharistie Ministère" (BEM) : le chapitre concernant le Ministère

l'évêque. Mais pour tous, le service de la Parole est la charge première.

Les évêques et les prêtres signifient le sacerdoce unique du Christ : ils manifestent que le Christ a offert sa vie pour tous et en a fait une nourriture pour ceux qui marchent à sa suite. Parce que ce sacerdoce est unique, ils veillent à la communion ecclésiale.

Les diacres inscrivent dans la structure apostolique l'exigence que le pouvoir ministériel doit s'exercer comme service et ils rappellent que l'Eglise ne peut s'édifier hors d'une solidarité effective avec les pauvres.

Les ministres ordonnés sont pris parmi les baptisés. Mais ceci ne veut pas dire qu'ils sont de simples délégués à une fonction d'organisation et d'animation, certes nécessaire à tout groupe. Leur fonction est d'être le signe sacramentel que le groupe des chrétiens rassemblés a bien part à l'Eglise de Jésus-Christ. Autrement dit il n'y a pas d'abord les ministres et ensuite les baptisés, comme le concevait une certaine conception pyramidale de l'Eglise. Il n'y a pas non plus d'abord la communauté des

baptisés et ensuite les ministres ordonnés, comme le conçoit une conception simplement fonctionnelle de l'Eglise. La communauté et les ministres sont institués en relation : le ministère ordonné est donné à l'Eglise. Ce vis à vis, constitutif de l'Eglise, se manifeste le plus clairement dans l'eucharistie.

Cette différence constitutive manifeste d'une part un écart entre l'Eglise et son origine, et d'autre part entre l'Eglise et sa fin. L'Eglise n'est pas sa propre origine : elle se reçoit d'un Autre qui à la fois la remet en question et la nourrit. L'Eglise ne coïncide pas avec sa finalité, le Royaume : elle en est signe ou germe⁽²⁾ et non l'accomplissement.

Ainsi donc les ministres ordonnés, dont la fonction est de manifester cet écart, ne sont pas simplement pour les chrétiens. Ils sont ordonnés, comme dit l'apôtre Paul, *«ministres de Jésus-Christ auprès des nations assurant le service sacré de l'Evangile»*⁽³⁾. On comprend ainsi la nécessité que les prêtres soient relatifs à des non chrétiens, chacun pour une part et quelques uns de façon particulière.

(2) Cf. Vatican II «Constitution sur l'Eglise» n°9

(3) Rm 15,16

Tous responsables de l'annonce et des communautés.

Par leur baptême, tous les chrétiens sont appelés à devenir acteurs de la mission et à participer à la vitalité ecclésiale. Une répartition des tâches qui réserverait aux prêtres l'animation de la vie ecclésiale et aux laïcs les responsabilités séculières reste prisonnière d'un «taylorisme ecclésial mortel». Tous les chrétiens, laïcs ou prêtres, sont «dans le monde» et donc sont «séculiers».

Les baptisés participent à la mission d'annonce de l'Evangile autant par leur travail professionnel, leurs engagements sociaux, leurs relations familiales que par leurs responsabilités éventuelles dans l'animation des communautés chrétiennes. De même l'existence de communautés chrétiennes, aussi vivantes et dynamiques soient-elles, ne suffit pas à la mission d'inscription historique de l'Evangile. Il y faut des engagements concrets dans la transformation des structures d'injustice : ces témoignages rendus à la Parole de salut peu-

vent devenir germes d'espérance au-delà du réseau des chrétiens.

Le fait que les ministres ordonnés aient un rôle fondamental dans la structuration des communautés ecclésiales ne signifie pas nécessairement qu'ils soient des permanents d'église. D'ailleurs il y a de plus en plus de laïcs permanents et les prêtres n'ont pas toujours la responsabilité de l'animation des groupes chrétiens. La question se pose de pouvoir confier certaines tâches à des baptisés sous forme de ministères non ordonnés, pour en signifier l'importance dans la mission de l'Eglise. Sans doute faudra-t-il du temps pour que chacun trouve ses repères dans cette nouvelle répartition des responsabilités.

En tout cas on ne définira pas le spécifique du ministère ordonné par ce que les autres ne peuvent pas faire (par exemple le mémorial eucharistique, l'absolution). Cette théologie «en pelure d'oignon» qui procède par élimination successive débouche sur une impasse. Et - comme l'exprime joliment F. Deniau à propos du diaconat⁽⁴⁾ - «à la fin il ne reste rien et l'on pleure !» Nous pensons que

(4) «Le diacre dans la mission de l'Eglise» in Diaconat aujourd'hui n°44

Par manque de place et, surtout, parce que l'expérience de la MDF dans ce domaine est encore minime, nous parlerons trop peu du diaconat dans cet article.

dans ces nouvelles situations actuelles et à venir, les repères élaborés à Vatican II peuvent encore être féconds.

Les dimensions du ministère presbytéral selon Vatican II.

Ministère de la Parole

Selon le Concile, les prêtres ont «comme première fonction d'annoncer l'Evangile de Dieu à tous les hommes»⁽⁵⁾. Cette priorité vaut dans les multiples tâches de leur ministère. Leur responsabilité est de contribuer à ce que cette Parole retentisse et qu'elle soit accessible par tous.

Faire retentir la Parole, c'est d'abord donner sa vie et sa voix au Christ - Parole de Dieu - pour qu'elle atteigne aujourd'hui en tout homme et en toute situation humaine la recherche de sens pour la vie, la soif spirituelle qui est le bien propre de tout homme. Cette soif spirituelle, c'est au fond de tout homme ce qui, en dernière analyse, le différencie des bêtes et c'est, en chacun, ce qui le rend unique car c'est en lui l'appel secret de l'Esprit.

Faire retentir la Parole, c'est aussi interroger cette recherche spirituelle. D'abord parce que, en régime chrétien, il n'y pas de relation à Dieu sans place faite au frère. Ensuite parce que l'Evangile n'est pas d'abord un message mais qu'il consiste en la rencontre de quelqu'un. Cette relation au Christ se révèle source de vie, chemin de libération personnelle et collective. C'est au service de cette rencontre possible de tout homme avec le Dieu de Jésus Christ que les prêtres sont ordonnés, à l'instar de Paul qui se dit «*officiant de l'Evangile pour que les païens deviennent une offrande agréable à Dieu*».⁽⁶⁾

Faire retentir la Parole enfin, c'est à la fois dénoncer les injustices et attester que ce monde est aimé de Dieu, à la fois redire qu'il n'y pas de fatalité et affirmer que le monde est confié à la responsabilité des hommes. La foi chrétienne n'a pas de solutions sociales et politiques toutes faites, mais nous croyons que la méditation croisée de nos existences et de l'Ecriture peut faire surgir du neuf. Parce que la Résurrection de Jésus-Christ est pour les croyants le gage que son combat contre l'ava-

(5) Décret **Ministère et vie des prêtres** n°4 §1 Concile Vatican II

(6) Rm15,16

rice et la violence n'a pas été vain, nous pouvons nous aussi engager notre existence dans ce combat. Les prêtres sont au service de cette annonce, annonce de la Bonne Nouvelle de la Pâque du Christ, qui ouvre une nouveauté dans le monde.

Pour rendre la Bonne Nouvelle accessible à tous sans préalable culturel ou social, une reformulation de la foi dans les nouvelles cultures est nécessaire. L'inculturation ne concerne pas seulement les autres peuples mais aussi les anciennes terres dites de chrétienté. Les prêtres ont la charge que ce souci soit celui de tous les groupes chrétiens.

Ministère de l'ouverture à Dieu.

L'apôtre Paul invite les chrétiens à «faire de leur vie une offrande agréable à Dieu⁽⁷⁾». Il s'agit de faire de toute son existence une

action de grâce pour Dieu. Non pas parler de Dieu en toutes circonstances mais le servir dans l'ordinaire des jours comme dans la prière. Dans l'eucharistie, par le ministère des prêtres, l'offrande du peuple chrétien est inscrite dans l'offrande du Christ lui-même. Dans les sacrements, les prêtres sont ministres du Christ qui renouvelle le don de la vie.⁽⁸⁾

Ministère de communion

Un signe de la nouveauté chrétienne fut la communauté de table entre juifs et païens. Elle n'a pas été évidente à opérer dans l'Eglise naissante.⁽⁹⁾ Tous les hommes sont appelés à faire partie du peuple de Dieu, dont l'Eglise est le germe et la promesse.⁽¹⁰⁾

«Daigne rassembler un jour les hommes de tout pays et de toute langue, de toute race et de toute culture au banquet de ton Royaume». Cette formule de la «prière

(7) Rm 12,1

(8) Peut-être ceci ouvre une piste de réflexion renouvelée pour comprendre l'insistance de l'Eglise, réitérée à travers les siècles, autour du célibat des prêtres. Se joueraient là des éléments plus essentiels que ne le manifestent nombre des débats actuels. Pour signifier que le Christ a engagé toute son existence jusqu'à la mort, ce n'est pas sans intérêt que des hommes consacrent leur existence à cette annonce, y compris avec toute leur capacité d'aimer, renonçant ainsi à une descendance.

(9) Cf. par exemple la rencontre de Pierre et Corneille : Actes 10 & 11

(10) Cf. Vatican II «Constitution sur l'Eglise» n°9 §2 et n°13 §1

eucharistique pour la réconciliation» exprime bien l'attente de cette humanité renouvelée. Cette unité possible est une des tâches des ministres ordonnés, en particulier ceux qui sont envoyés au lointain, là où il n'y a pas de communauté : leur présence manifeste, non pas un désir hégémonique de l'Eglise, mais la conviction qu'il n'y a pas de peuples ou de cultures de seconde zone, que tout homme, y compris et surtout l'étranger, peut devenir interlocuteur de Dieu, devenir fils du Père prodigue et enseigner le frère aîné.

Un autre critère de cette fraternité est la place faite aux petits. L'existence de pauvres et d'exclus est, depuis les Prophètes de l'Ancien Testament, le signe que l'Alliance avec Dieu est rompue. Il est donc indispensable que les chrétiens soient actifs dans la solidarité avec ceux que nos sociétés rejettent aux bords de la route. Et c'est même à partir d'eux que devraient se construire les communautés chrétiennes.

Les prêtres sont donc au service de la croissance de cette fraternité tant par leurs engagements personnels que par leur service de la structuration des communautés chrétiennes.

Ministre dans un presbytérium

Chaque prêtre ne vit pas la totalité de ces dimensions. C'est ensemble qu'ils ont reçu la charge du ministère presbytéral. C'est ce que signifie l'imposition des mains de tous les prêtres présents à l'ordination. C'est donc collectivement que les prêtres assurent ces différentes composantes de leur ministère. Cependant nul ne peut ignorer complètement l'une d'elle sans risquer une distorsion dans son ministère.

Pertinence d'un ministère missionnaire selon l'expérience des prêtres de la Mission de France.

Depuis cinquante ans, notre groupe a engagé le ministère presbytéral dans la vie ordinaire en situation professionnelle, privilégiant le plus souvent des postes au bas de l'échelle sociale, dans une proximité avec des non chrétiens. Cette expérience nous a révélé des dimensions essentielles du ministère ordonné et constitue - pensons nous - un apport original au sein du presbytérium. Nous en retenons trois traits dominants.

Ministres ordonnés dans la vie ordinaire

L'élan missionnaire inauguré il y a 50 ans visait à abattre le mur qui séparait l'Eglise de la masse. Il était nourri par une certaine spiritualité de l'incarnation : puisque Dieu est venu partager notre condition humaine, les routes des hommes sont le chemin possible vers Dieu.

Avec l'Action Catholique déjà, les différents secteurs professionnels étaient reconnus comme des lieux où les chrétiens pouvaient vivre de l'Evangile. Mais le clivage sacré/profane continuait à faire s'opposer le temporel et le spirituel. L'engagement de prêtres dans la vie ordinaire transgresse ces frontières. Il témoigne du dépassement des clivages pur/impur (alimentaire, culturel ou sociaux) que Jésus-Christ a contestés en son temps mais qui renaissent sans cesse.

Grâce à ces itinéraires de chrétiens et de prêtres, l'Eglise s'est reconnue dans *«les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout*

et de tous ceux qui souffrent⁽¹¹⁾». Son lieu n'est plus d'abord l'extraordinaire, fêtes ou rites de passages mais l'ordinaire et le quotidien.⁽¹²⁾ Le Concile a réconcilié ce qui semblait inconciliable, c'est ce que nous avons développé dans la partie précédente. Aujourd'hui, cette ouverture conciliaire peut sembler dépassée, et donc la question se pose de la pertinence de cette forme missionnaire du ministère tel que nous le vivons. Nous pensons que ce ministère est requis encore aujourd'hui, pour au moins trois raisons :

1. Dans un temps où des groupes chrétiens mettent l'accent sur le caractère mauvais de ce monde, il est important que soit réaffirmé au cœur de l'Eglise cet amour sans retour de Dieu pour notre monde. L'Eglise dans son ensemble témoigne que ce monde est aimé de Dieu et qu'il est donné en gérance aux hommes. Les prêtres au travail⁽¹³⁾ témoignent dans la structure de l'Eglise que toute la vie professionnelle, sociale, politique, relationnelle est appelée à devenir *«une offrande vivante et sainte, agréable à Dieu»*.⁽¹⁴⁾ Ce signe peut

(11) Vatican II Constitution "L'Eglise dans le monde de ce temps" n°1

(12) Cf. le livre de D. Bonoeffer *La nature de l'Eglise*, chap. 1 ; le lieu de l'Eglise

(13) Les diacres permanents ont aussi leur rôle dans ce témoignage, on y reviendra plus loin.

(14) Rm 12,1

aider des chrétiens à découvrir l'amplitude de leur vocation. Toute leur existence est appelée à entrer dans le mouvement d'offrande du Christ. Leur mission est tout autant dans leur travail ou leur responsabilité sociale que dans leurs charges ecclésiales.

2. Là où nous sommes, ceux qui nous côtoient sont souvent surpris quand ils apprennent que notre présence parmi eux signifie que l'existence ordinaire et le travail professionnel peuvent être le lieu de la rencontre de Dieu. Manifester que la foi chrétienne dépasse le clivage religieux sacré/profane est aussi une nécessité pour le dialogue avec ceux qui sont loin de l'Eglise.

3. Mais simultanément à cette confiance de Dieu à l'humanité pour la vie du monde, l'Eglise doit témoigner de la fonction critique de la Parole de Dieu. Dieu souhaite le bonheur et la vie des hommes. Sa Parole retentit pour faire surgir la vérité et rendre à nouveau possible la vie. Les prêtres au travail peuvent contribuer à ce que cette parole de l'Eglise ne soit pas une parole au dessus des situations et de leur complexité. En Eglise, ils peuvent aider les chrétiens à faire entendre la voix de

l'Evangile du milieu des situations humaines.

Le questionnement ici posé est aussi le nôtre. Nous ne prétendons pas qu'il suffit pour nous de répéter ce qui s'est passé il y a 50 ans avec la naissance des prêtres-ouvriers. Leur présence était significative, car chacun, même non-chrétien, avait une image de ce qu'était un prêtre. Sans doute en va-t-il de même aujourd'hui en certains lieux. Mais, le plus souvent aujourd'hui, dans la société sécularisée, ces significations s'estompent. Ceci ne supprime pas la pertinence de l'existence de prêtres ouvriers. Au contraire l'envoi de prêtres dans les milieux professionnels et en particulier en milieu ouvrier, est nécessaire pour que l'Evangile puisse être annoncé auprès de ceux qui n'en ont pas entendu parler.⁽¹⁵⁾

Mais ne faut-il pas alors, sans quitter le terrain du quotidien, susciter des moyens et des lieux d'identification ? Sinon, comment permettre à nos compagnons de route de percevoir que c'est le même homme qui est avec eux dans le quotidien et qui préside la célébration eucharistique ? Sinon, comment permettre à des jeunes de s'identifier un jour

(15) Cf. LAC 151 «Classe ouvrière et Ministère de prêtre-ouvrier»

comme prêtre dans ces situations ?

Ajoutons ici qu'un de ces lieux d'identification, très important depuis les tout débuts de la Mission de France, est la vie d'équipe. Nous y avons appris l'interdépendance dans le ministère. Chacun n'exerce qu'une part du ministère confié par l'Eglise, surtout dans ces situations choisies d'engagement professionnel qui peuvent paraître comme un investissement restreint et inutile. Nous y avons appris concrètement que nul ne peut exprimer à lui seul l'amplitude du signe ministériel. L'équipe est ainsi pour nous le premier degré du presbytérium. La confrontation vécue dans le partage en équipe provoque tout à la fois à creuser et à élargir le regard. Elle aide à discerner les enjeux pour les choix à faire et à prendre en compte d'autres composantes de la vie des hommes.

Une solidarité effective avec les pauvres

Le choix que notre corps soit engagé majoritairement aux cotés des pauvres nous a fait changer de perspective. L'Evangile s'est mis à résonner autrement et notre regard sur le monde s'en est trouvé renouvelé.

L'engagement de prêtres dans ce que nous appelons «les zones de fractures» de nos sociétés (voir l'introduction) veut témoigner de la proximité de Dieu pour tous les hommes. D'autres, religieux et religieuses, portent déjà depuis longtemps ce signe au cœur de l'Eglise. Par ailleurs, les diacres sont aussi pour leur part signes que l'Eglise est appelée à «être servante et pauvre» : ils témoignent que l'Evangile ne peut atteindre tous les hommes que par le chemin des pauvres. Notre expérience nous fait dire qu'il est important que des prêtres diocésains vivent aussi cet engagement : ils engagent la structure même de l'Eglise en ces lieux et témoignent que toute l'Eglise est impliquée dans cette situation.

L'implication professionnelle a conduit nombre d'entre nous à des engagements syndicaux, voire politiques. D'autres se sont impliqués dans diverses associations. Ces engagements ont conduit à élargir la pratique de la solidarité avec les petits. Le soulagement des personnes en difficultés (malades, pauvres,...) est une tradition permanente dans l'histoire de l'Eglise, manifestation de la tendresse de Dieu à travers le respect pour l'humanité blessée. Mais la dimension politique de la charité a toujours été plus difficile à mettre en oeuvre.

Or il n'y a pas à choisir entre ces deux dimensions, sociale et politique, de la charité. L'engagement de prêtres dans les deux aspects indiquent que l'une et l'autre sont également nécessaires pour la fidélité de l'Eglise à son Seigneur.

Aller chez l'autre

Ce partage de la vie ordinaire a très tôt donné un fruit inattendu au départ. Les premières générations de prêtres-ouvriers ont été étonnées de la découverte d'hommes, profondément engagés dans des combats pour la justice et n'ayant pas besoin de la foi pour tenir debout. Les militants ouvriers qu'ils ont rencontrés les ont émerveillés par leur qualité humaine. C'est ce désir de rencontre qui continue d'être à l'origine de la présence de prêtres en milieu ouvrier, en pays musulman ou en Chine. Même si hier la Mission de France a démarré dans un contexte de conquête, notre aventure collective nous a conduits à passer à une autre logique, celle de l'aventure d'une rencontre risquée, d'une réciprocité espérée.

Nous avons été marqués par cette route au point que ce que nous vivions avant ne va plus de soi. C'est la rencontre des paumés qui ébranle notre perception de la société. C'est la découverte de personnes d'une autre culture qui relativise ce que nous croyions jusqu'ici. C'est l'affrontement aux sciences humaines qui critique nos représentations de l'homme. Nous sommes dépossédés de ce qui, jusqu'ici, allait de soi.

L'Eglise a pu être étonnée de cette transformation chez les prêtres qu'elle avait envoyés. La tentation est grande de comprendre cela comme manque de foi ou comme expression d'une foi qui s'est émoussée en ces chemins risqués. Il s'agit bien de risque en effet. Mais du risque de la foi qui consent à ne pas posséder son objet. L'homme ne peut tenir Dieu. Il ne peut que consentir à être saisi par Lui⁽¹⁶⁾. Ainsi, l'ouverture à l'autre non chrétien devient peu à peu chemin de conversion à l'altérité de Dieu.

Ce chemin risqué n'est pas qu'une belle aventure individuelle pour ceux qui ont la chance de la vivre. Nous croyons qu'ainsi

(16) Ph 3,12

vécue par des prêtres envoyés par l'Eglise, elle peut devenir signe aujourd'hui :

1. Dans le monde, les prêtres vivant ce chemin peuvent être ministres d'une ouverture renouvelée à Dieu. Ils vivent une attitude de veilleurs au coeur du monde d'aujourd'hui, habités par une passion pour ce qui surgit de neuf, là où les hommes s'affirment de façon inédite. Dans ces secteurs où s'élaborent de nouvelles cultures, ils tâchent d'y vivre une quête de Dieu⁽¹⁷⁾, au service de la dimension spirituelle de toute vie humaine.

2. Ces prêtres rappellent que l'Eglise peut recevoir de ceux qui ne partagent pas sa foi. Ils rappellent que la relation au tiers est constitutive de la foi chrétienne. La relation aux autres n'est pas à la périphérie de l'Eglise mais au coeur de sa construction. L'aventure de ces prêtres rappelle que l'Eglise, pas plus que le témoin individuel, ne possède l'objet de son témoignage. Celui-ci, le Christ, est tête de l'Eglise. Elle est Corps du Christ dans le

mouvement même où elle se laisse modeler par la Parole de Dieu. A l'image de Marie qui *«méditait ces choses»* (événements et paroles) *dans son coeur»*⁽¹⁸⁾, l'Eglise est invitée à ce métissage entre la Tradition dont elle est héritière et les événements où l'Esprit lui révèle de nouveaux horizons.

En conclusion

Ce texte n'a pour seule ambition que d'être une contribution pour le débat. La Mission de France est un élément du presbytérium. Nous sommes les premiers jugés par l'appel reçu et par l'envoi de l'Eglise. Nous souhaitons que continuent l'aventure et l'ouverture, pour que l'Eglise puisse être un lieu, ou contribue à ouvrir des lieux, où les hommes puissent à une *source d'eau jaillissant en vie éternelle*, et où ils *puissent trouver des raisons d'espérer encore*.

(17) Cette attitude de veilleurs nous a rendus proches des communautés monastiques. En des formes apparemment étrangères, nous nous sommes découverts habités de la même passion, de la même soif de Dieu et des hommes.

(18) Cf. Luc 2,51

La valise à la main

Michel RAGER

Prêtre-ouvrier à l'équipe du bâtiment et des travaux publics depuis 25 ans, j'allais de chantier en chantier, en France et à l'étranger. A partir de juillet 92, le "voyage" est terminé. Licencié, je suis un chômeur qui, à 59 ans, dispensé de recherche d'emploi, s'achemine vers la retraite. C'est plus qu'une rupture, c'est la fin, une certaine manière de n'être plus rien. Comme disait un copain : "Brusquement, on te balance dans le couloir de la mort".

Une situation nouvelle

J'ai vécu "la valise à la main", pas un coin où j'ai pu prendre racine ; j'ai des liens, beaucoup de liens, trop peut-être, et partout à travers le monde; mais pas encore un chez-moi qui puisse être mon quartier, ma ville. Ai-je encore une patrie ? Sur le dernier chantier, en Seine-et-Marne, les expatriés, ceux de l'entreprise qui ont travaillé à l'étranger, s'entendaient appeler : "Vous, les étrangers !". La France elle-même me paraît à certains jours étrange.

Concrètement, j'habite à Fontenay-sous-Bois avec d'autres copains de l'équipe PO-BTP. Vais-je y prendre racine ? Pour ne pas être à ne rien faire, j'assure une petite permanence pour une association familiale, en dehors du quartier. On y reçoit beaucoup de gens avec toutes sortes de soucis et de handicaps : chômage, surendettement, logement précaire, séparations familiales... L'évêque m'a demandé d'être, pour le diocèse, le prêtre qui accompagne l'équipe au service de la pastorale des migrants. Prêtre au service d'une équipe de laïcs responsables, c'est une structure

d'Eglise qui déjà dit quelque chose. J'y retrouve aussi le monde dans sa diversité : la jeune "Pousse de bambou" vietnamienne, le dynamisme des Antillais, les nébuleuses des mouvements islamistes, et toutes les migrations économiques ou politiques... Je me suis aussi engagé dans un cycle de formation pradosienne pour les prêtres ouvriers.

Des témoins qui animent ma vie pradosienne

"Nous qui avons une telle nuée de témoins ...

Courons avec endurance ...

Les regards fixés sur Celui

Qui est l'Initiateur de la foi

Et qui la mène à son accomplissement,

Jésus". (Heb.12/1-2)

Ils sont effectivement une nuée de Témoins qui m'ont introduit dans une certaine démarche apostolique : donner sens aux choses de la terre, partager une plus grande tendresse, redresser les coeurs abattus et ensemble reconnaître en chacun Celui qui est capable de conduire tout homme au-delà de lui-

même. Dans l'histoire des hommes et sur leurs chemins, ils m'invitent encore à contempler les initiatives de l'Esprit.

"C'est lui, Dieu, qui le premier nous a aimés" (1 Jo.4/19)

Robert

A Villejuif, je suis resté sept ans comme vicaire dans une petite chapelle; les paroisiens n'encombraient pas l'église et notre emploi du temps nous laissait bien des libertés. On faisait le trottoir... en quelques points stratégiques. Je rencontrais Robert plutôt sur le marché qu'à la chapelle. Il lui arrivait de vendre un journal ou de distribuer un tract. Robert était magasinier. Il avait quelques handicaps qui lui ont rendu la vie difficile. Ne pouvant plus boire d'alcool, il avait du mal à rejoindre une équipe de soutien; il avait des difficultés d'expression, surtout en groupe. Je lui annonce mon départ du quartier et il me lance : "Mais alors qui me parlera de Jésus-Christ ?" Je n'ai pas pu retenir ma surprise : "Mais, Robert, quand est-ce que je t'ai parlé de Jésus-Christ ?" - "De te voir passer, là, parmi nous, ça me rappelle Jésus-Christ : tu

m'en parles chaque fois que je te vois, même quand on ne se dit rien".

Pietro

Mon premier gros chantier fut de construire la station de ski du Corbier, en Maurienne. L'entreprise avait recruté des équipes d'Italiens venant de Sardaigne. Un jour, en plein bétonnage, en attendant que la benne remonte pleine de béton, Pietro m'interpelle : "Est-ce vrai que tu es prêtre ?" - "Oui, pourquoi me poses-tu cette question ?" - "Mais alors, si tu es prêtre, c'est vrai ce que dit notre curé au village !" - "Et qu'est-ce qu'il te dit, ton curé ?" - "Dieu nous aime". - "Eh bien, oui, Dieu nous aime !" - "Oui, si tu es là, c'est sûr que Dieu nous aime !".

Voilà; avec mes amis Robert et Pietro, je n'avais jamais parlé de Dieu. Notre vie se croissait au hasard d'un marché, d'un chantier, un moment fugitif de nos existences : quelques années, c'est bien peu. Une vie apparemment bien séculière et pourtant, parce que Robert savait que j'étais prêtre du quartier, Jésus-Christ lui était plus présent, nos rencontres étaient pour lui un authentique acte de foi par encore formulé. Pietro doutait de mon identité de prêtre, cela lui paraissait

trop beau pour être vrai; il avait fait son catéchisme, il entendait les sermons de son curé, mais cette parole était trop belle pour être vraie. Et d'avoir auprès de lui un de ces ministres de l'Eglise auxquels il croyait si peu, de le voir partager son travail, son exil, cela rendait d'un seul coup plus crédible la parole de son curé. C'était enfin pour lui le bonheur possible : "Vraiment, Dieu nous aime !". Nous sommes des serviteurs inutiles; c'est Dieu qui le premier aime les hommes; c'est Lui qui a l'initiative de la rencontre; c'est Lui qui détermine le temps de la reconnaissance. "Il y a au milieu de vous Quelqu'un que vous ne connaissez pas !" (Jo. 1/26). Qui nous dira l'action de Jésus-Christ ? Qui nous dira l'amour que Dieu suscite ? Ne pas faire écran, être seulement veilleur attentif : "Si tu connaissais le don de Dieu et qui est Celui qui te parle !" (Jo. 4/10).

Les routes humaines, seul chemin possible de la rencontre avec Dieu

Mayoub

C'était au cours d'un ramadan; je faisais la tournée du chantier pour expliquer à Mayoub le travail qui restait à faire. Nous

passons devant la cantine et je fus surpris de l'attitude des chrétiens qui mangeaient ostensiblement à l'extérieur alors que les musulmans continuaient à travailler. Mayoub est un musulman fervent, il est un de ceux qui appellent à la prière sur le chantier; il sait que je suis prêtre. Gêné de l'attitude provocatrice des chrétiens, je m'excuse et lui dis que ce n'est pas bien. Mayoub se lance dans la défense des chrétiens en m'expliquant que le carême des chrétiens en Egypte est plus dur que le ramadan et qu'on trouve toujours aussi des musulmans pour narguer les chrétiens en mangeant de la viande, plus spécialement pendant le carême. Et il conclut : "Vois-tu, ici, au chantier, il n'y a ni musulman ni chrétien, on est tous des hommes, on est tous des travailleurs, on est ensemble pour travailler, on est ensemble pour se défendre".

Claude

Il fut l'un de mes meilleurs copains sur le chantier du métro du Caire. Nous avons commencé ensemble pour les travaux préparatoires. Nous étions souvent au même poste de travail, lui de jour et moi de nuit. Nous logions dans le même immeuble, sur le même palier. Un soir, en rentrant du travail, il s'ar-

rête; il venait de prendre la décision de divorcer. Cela traînait depuis deux ans et j'avais suivi bien des épisodes. Là, il fondait en larmes, sa vie basculait. Vers minuit, je pensais qu'on en avait fini mais il me lance la question : "Et toi, comment tu te démerdes avec ton Eglise ? Ils ne semblent pas bien les aimer, les prêtres ouvriers; en tout cas c'est pas leurs idées !". Claude n'est pas croyant, il venait de me partager le plus profond de sa vie, il fallait bien que je me mette à table sur ce qui faisait la mienne au plus profond. Et nous avons repleuré ensemble pendant deux bonnes heures encore. Depuis, lorsque François, mon évêque, est venu me voir au Caire, il a occupé l'appartement de Claude et quand, lors d'un passage en France, Claude me retrouve à Paris, il me pose la question : "Est-ce que tu revois François ? Il faut que tu l'aides, tu ne peux pas le laisser tomber".

Claude prenait en charge ma situation précaire au sein d'une organisation, l'Eglise, qu'il ne fréquentait pas. Cette prise en charge m'a profondément bouleversé et les propres questions de Claude m'invitent à lier dans une même fidélité mon amour de l'Eglise et mon amitié pour Claude. Bien des copains

chrétiens ou prêtres m'ont aidé dans mon itinéraire de croyant; Claude, qui n'est en rien lié à l'Eglise et qui n'a pas de goût particulier pour la transcendance, m'apporte avec son amitié un soutien pour aller jusqu'au bout de l'homme que je veux être comme croyant en Eglise.

De même Mayoub prenait en charge ma souffrance de chrétien, tout en me renvoyant, lui le musulman, à une parole essentielle de l'Evangile : "L'heure vient où ce n'est ni sur cette montagne ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... l'heure vient, elle est là, où les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en vérité" (Jo. 4/21-23). Alors, dans le ministère qui m'est confié, grandit ma responsabilité de vivre d'abord en homme avec les hommes de mon époque.

Qu'y a-t-il d'humain en moi qui vibre en harmonie aux tristesses et aux angoisses, aux joies et aux espérances de mes contemporains ? Toute dimension d'humanité reçue des autres, voilà le terreau approprié pour communier à l'humanité de Jésus. Et "personne ne connaît le Père sinon le Fils..." (Mat. 11/27). Depuis que le Fils de Dieu est

descendu sur la terre, il n'y a pas d'autre chemin pour rencontrer Dieu que celui de l'homme.

L'Esprit construit l'Eglise, l'Esprit remplit l'univers

Raymond

Cela faisait un an que l'on travaillait toutes les nuits côte à côte, lui perché sur sa machine qui creusait jusqu'à 35 mètres dans les profondeurs du limon du Nil et moi, à côté, réglant le terrain pour assurer la stabilité de sa machine. Ce soir-là, la machine tombe en panne; Raymond descend. On est là plusieurs à attendre la réparation; Raymond me dit, devant tous : "Toutes les nuits, quand je te vois travailler, tu me rappelles mon baptême". Et il explique : il a été baptisé au Havre, sur un autre chantier, par un autre prêtre ouvrier. Etonnement des copains, et voilà que pour certains l'Eglise sur le chantier, ça devient le couple Raymond-Michel et, plus largement, les autres prêtres ouvriers qu'ils ont connus sur d'autres chantiers, Chili, France, Afrique, Asie. D'autres aussi avouent que leur femme va à la messe ou fait le catéchisme...

Un saoudien de Najran

Nous nous étions risqués à ce voyage dans le sud, aux portes du Yémen. J'avais lu que Najran fut le berceau du christianisme en Arabie, même si ces hérétiques nestoriens furent abandonnés à la fois par Rome et par Constantinople. Un Saoudien est surpris de notre présence. Pour lui, Occidentaux, nous sommes des chrétiens; les copains du chantier se tournent vers moi; et alors que j'étais silencieux depuis des mois sur cette terre du Prophète, c'est ce musulman qui nous parle de Jésus: "Ici, il y a quatorze siècles, on lisait à la fois la Bible, le Coran et l'Evangile". L'hospitalité bédouine se pratiquait entre musulmans, juifs et chrétiens. Et malgré les interdictions, il nous conduit sur les ruines de cette cité antique.

Chouan

L'appel à la prière retentit si violemment, près de la tranchée que nous creusions, que Chouan laisse là la pioche et se bouche les oreilles. Puis il me dit: "Allah pas bon, Bouddha bon; moi Bouddha, et toi?" - "Moi, Jésus!". Etonnement: "Jésus, qu'est-ce que c'est que ce truc?" La question me percute, je bafouille: "C'en est pas un truc, c'est un homme, comme Bouddha, comme Mohammed, mais

il s'appelle Jésus". Je suis désespéré pour faire une première catéchèse en réponse aux questions de Chouan. Alors je lui dis: "Tu demandes à Sempet". Sempet est aussi bouddhiste mais il travaille au bureau et parle mieux l'anglais: je pense qu'il doit en savoir plus que Chouan et qu'il est approprié pour lui faire comprendre quelque chose. Le lendemain Chouan m'explique que Sempet a été chercher Anam, autre bouddhiste qui, lui, a été dans une école catholique à Bangkok. Ils en ont parlé ensemble, et il conclut: "Jésus est bon, tu dois continuer".

Un an de silence avant que Raymond n'exprime à tous les liens qui nous unissent par le baptême. Quatorze siècles de silence et les pierres continuent à parler. Combien de temps faudra-t-il pour que Jésus devienne Parole de Dieu pour Chouan et ses frères bouddhistes?

Ce tas de vieilles pierres sur lesquelles on a gravé l'Etoile, le Croissant et la Croix est plus que le vestige d'une époque. De ce Saoudien, nous recevons le témoignage que là, pendant une période très courte de l'histoire, diverses traditions de la Parole conduisaient pacifiquement les hommes d'une même cité au Dieu Unique. Le silence et les ruines de ces

espaces sont devenus pour nous un symbole, une conviction, une espérance partagée. Comme l'Esprit redonne chair et vie, dans la prophétie d'Ezéchiel, un musulman et un chrétien, à l'aube du XXI^{ème} siècle, reconnaissent ensemble que l'hospitalité qu'ils s'accordent mutuellement est un chemin qui conduit au Dieu vrai.

Pour Dieu, la longueur du temps, les frontières géographiques, les distances culturelles ne sont rien. Le témoignage traverse les siècles, les lieux, les mentalités. Quelles que soient les vicissitudes de la vie de chacun ou de l'histoire collective des hommes, inlassablement Dieu se donne. Au-delà des barricades de temps, d'espace, de culture... que nous aimons toujours reconstruire, les hommes et les femmes qui accueillent le don de Dieu constituent ce peuple qui nous parle authentiquement de lui. "L'Esprit de vérité vous fera accéder à la vérité tout entière; il dira ce qu'il entendra et il vous communiquera tout ce qui doit venir" (Jo. 16/13). L'Esprit souffle où il veut, quand il veut : "Ma Parole ne revient pas sans résultat, sans avoir fait ce que je voulais et réussi sa mission" (Is. 54/10).

L'Esprit de Dieu agit au-delà de la vie même du peuple de Dieu. Ne réduire ni le temps

ni l'espace à nos catégories présentes, sociologiques ou religieuses. Le Salut s'inscrit toujours dans une histoire et l'histoire de l'alliance entre Dieu et l'humanité a un long avenir. Il n'y a pas de foi sans espérance et l'espérance fait voir grand et loin.

"Priscille et Aquilas exposèrent la Voie avec plus d'exactitude à Apollos" (Actes 18/26)

Tongol

En Arabie, avec Tongol, Philippin, on se partageait les tâches pour organiser le travail d'une équipe de Thaïlandais. Malgré quelques différends, il y eut toujours une bonne entente et une attention à bien répartir le boulot en fonction des possibilités de chacun. Lors d'une action contre la direction, Tongol a bien laissé monter le mouvement, en solidarité avec les Thaïlandais. Nos échanges débordaient les besoins du chantier pour rejoindre nos familles, nos pays, notre foi. Il nous a fallu six mois d'approvisionnement avant qu'on ne se dise : "Pourquoi ne pas prier ensemble ? et pourquoi ne pas célébrer l'Eucharistie ?". Sans me prévenir, il est venu avec Mario. Celui-ci sa-

vait aussi que j'étais prêtre, mais je n'avais pas voulu prendre de risque avec lui, même lorsque son oncle avait été assassiné. Mario travaillait au bureau et j'ai eu peur d'une fuite qui aurait pu être dramatique. D'autre part, il m'avait expliqué sa préférence pour une secte chrétienne. Tongol devait aussi avoir vécu un long cheminement avec Mario pour prendre le risque de l'amener avec lui. Bien long a été le temps qu'il nous a fallu pour faire de cette Eucharistie l'aboutissement de tout ce que nous vivions ensemble.

Jacky

Une longue amitié où s'engage sans doute des choses très profondes à travers un extérieur exubérant de fêtes et de bien vivre. Je dois souvent me rappeler un reproche que m'a fait sa femme : "Tu sous-estimes la foi de Jacky". La coïncidence des chantiers a rassemblé pendant un temps bien des copains du métro du Caire dans la région parisienne. Je les invite donc à la maison, en compagnie de l'équipe PO que chacun connaît. Et ce soir-là arrive également l'évêque, François Fréteillère. C'est Jacky qui l'a invité : "Tu comprends, il fait partie des anciens du métro du Caire !". Et cette rencontre avec l'évêque, l'équipe PO et

les gars du chantier a permis un retour sur notre manière de nous situer dans la profession avec les Egyptiens et, ici, avec les problèmes propres à la France. Cette grande bouffe, bien arrosée, pour nos retrouvailles, était-ce une Agapé ? Avec une autre grille et une autre approche, était-ce une révision de vie ?

Tongol, Jacky font partie des paraboles du Royaume, un grain de moutarde si petit qui peut devenir un arbre si grand ! On ne voit pas le levain dans la pâte, on ne voit pas le sel qui donne du goût. Et qui fait lever le grain ? Qui va trier la moisson ? Est-il ici ? Est-il là-bas ? Il est au milieu de nous, chacun est proche de lui. Priscille et Aquilas ont rencontré bien des compagnons sur le chemin de leur exil. C'est le métier et la nécessité de gagner sa croûte par le travail qui leur ont fait rencontrer Paul, à Corinthe. Ils l'accompagnent à Ephèse, et de là Paul repart à Césarée et à Antioche. En quête d'un nouveau prédicateur à Ephèse, ils rencontrent Apollos. Celui-ci vient d'Alexandrie, il avait été informé de la Voie du Seigneur. Ils complètent leurs connaissances mutuelles sur Jésus. Les chemins de Paul et d'Apollos se croisent entre Corinthe et Ephèse ; se sont-ils rencontrés ? Les pratiques sont différentes, la

foi se recherche. L'Esprit agit en tous et tous sont au Christ.

L'Esprit-saint nous presse de partager la vie de pauvres

Il y a vraiment des prophètes de malheur, que disent-ils ? "Le communisme réel a montré sa perversité, il a échoué; l'URSS s'est effondrée, disloquée; le monde du travail est profondément modifié, la classe ouvrière n'existe plus; on vous l'avait bien dit : les prêtres ouvriers n'ont aucun sens, c'est une erreur théologique !" On pourrait encore en rajouter, quand on assiste impuissant aux situations nouvelles de notre monde et aux évolutions de notre Eglise.

Les témoins qui m'ont transmis la foi, ceux qui chaque jour encore motivent ma rencontre avec des hommes et des femmes qui sont les petits de ce monde et ces témoins qui m'ouvrent à l'émerveillement devant la gratuité de ce Dieu qui nous aime, oui, tous ces témoins m'invitent à garder quelques fidélités et à me réjouir dans l'espérance.

Les temps ne sont peut-être plus les mêmes et il m'incombe d'avoir un regard attentionné sur les nouveaux mécanismes qui se mettent en place pour maîtriser notre planète et régir notre vie en société. Mais ce regard, je le porte d'abord avec les yeux de ceux qui luttent et se battent pour libérer ces mécanismes de toute oppression. Trop d'hommes et de femmes sont conduits à la famine, la solitude, l'exclusion, la mort. C'est d'abord avec eux que j'essaie de comprendre ce qui se passe; c'est notre action commune qui produit le changement. Avec eux, je retrouve une espérance de vie, notre compagnonnage déjà donne une chaleur à notre vie d'homme. Notre volonté commune de mieux vivre, "d'avoir la vie en abondance", donne sens à toute vie humaine.

Au travail, ma vie était très limitée. Les conditions que j'ai connues, spécialement dans les déplacements à l'étranger, m'imposaient souvent des moyens de lutte uniquement pour ma survie individuelle, au jour le jour, dans l'instant présent. A la retraite, je fais l'expérience d'une multiplicité de chemins et d'un développement de la vie associative dans tous les horizons. Cette volonté de développer tou-

tes les dimensions dans les quelles s'éclate la vie humaine, c'est pour moi un jaillissement d'espérance. Dieu ne laisse pas l'homme seul dans sa misère, même du fumier Il relève le pauvre (Psaumes).

Lié à une entreprise de travaux publics, j'ai voyagé à travers la France et le monde. Chaque chantier donne d'autres compagnons de route. Les heures de travail, l'habitat commun, les événements heureux ou malheureux ont tissé des amitiés profondes. Le chantier fini, tout est à refaire... ailleurs... avec d'autres... Le dépaysement est total, tant les cultures et l'environnement sont différents; drôle de gymnastique que de passer de France en Pays arabes, d'Afrique en Asie... Les conditions économiques et techniques tendent à faire du monde un petit village où les mobilités peuvent conduire chacun dans des relations éphémères et le laisser dans sa solitude. Les migrations s'amplifient et les mutations s'accélèrent. Quelles pratiques chrétiennes naissent et sont vécues dans les diversités momentanées? Quelle Eglise reconnaître dans ces commu-

nautés éphémères? Sur quelles routes humaines écouter l'explication de l'Ecriture, accueillir le Ressuscité? L'Evangélisation est une chance pour ce monde qui vient. Avec bien des hommes, nous essayons de repérer les changements de ce monde; en Eglise, nous nous exerçons à discerner les nouvelles manifestations de l'Esprit. Le Royaume de Dieu appartient aux pauvres (Luc 6/20). Lier notre sort à celui des pauvres est le plus sûr chemin pour rencontrer l'amour de Dieu donné aux hommes et l'efficacité de sa Parole transformant les cœurs.

*" Pour accueillir dans les peuples où nous sommes envoyés
l'Evangile que nous avons charge de leur annoncer,
L'Esprit-Saint nous presse
de partager la vie des pauvres de la terre
et de découvrir, sous leurs traits, le visage du Christ."*

(Constitutions du Prado n°14)

Diacres au travail, deux témoignages

Les diacres permanents mariés présentent l'originalité de joindre deux vocations, toutes deux essentielles à l'édification de l'Eglise, que la tradition catholique latine a longtemps préféré séparer : celle d'époux et celle de ministre ordonné.

Au cours d'un Week-end organisé par la Mission de France en avril 94, René et Jean-Paul ont témoigné de leur chemin de serviteur de l'Evangile, un chemin qui est signe pour l'avenir.

René MARIJON

René et Claire Marijon ont 4 enfants et habitent dans la région Rhône-Alpes. René est conducteur de travaux dans une petite entreprise de travaux publics.

Signe de l'Eglise servante et pauvre

Depuis le 31 juillet 1993, André Lacrampe m'a appelé aux ordres et m'a confié

le ministère de diacre permanent, avec comme mission essentielle "d'être signe de l'Eglise servante et pauvre auprès des gens vivant dans le milieu du bâtiment, des Travaux Publics et particulièrement ceux qui se déplacent".

Pourquoi ai-je accepté d'être diacre ? J'avais pensé me mettre au service de l'Eglise, en cheminant vers le ministère presbytéral. Mais, une question fondamentale s'est posée, celle de fonder un foyer avec Claire. S'il n'était plus question de ministère presbytéral, il restait une question importante, la question du service de l'Eglise.

Avec tous ceux qui m'ont accompagné dans mon cheminement, j'ai compris que mon engagement au service de l'Eglise ne pouvait partir que de mon travail, plus particulièrement avec ceux qui sont au bas de l'échelle. Je découvre avec eux, grâce à eux, les petits gestes simples, qui éclairent notre vie, qui font que l'on fait confiance aux autres.

Notre transpiration mêlée donne une odeur au travail de la terre; cela met du sel dans nos vies, nous ouvre d'autres horizons, éclaire le chemin que nous traçons ensemble.

La communauté que nous formons n'est pas faite que du fric que notre patron met dans sa poche. Elle est aussi faite de nos joies, de nos peines, de nos joies d'avoir fini la journée, d'avoir affronté ensemble le soleil, mais aussi la pluie.

Une Eglise qui se met au travail

Avec Claire, nous participons à une association qui s'appelle "La Nacelle". Elle accueille des jeunes femmes de 15 à 21 ans qui sont déjà mères. Lors d'une réunion du Conseil d'Administration, une nouvelle administratrice a tenu des propos très anti-IVG. Les propos

ont hérissé le poil de plus d'un. Je me suis surpris, en fin de conseil, alors que cette brave dame était partie, à dire aux gens qui m'entouraient : "Ne vous cassez pas la tête. Le ministère que j'ai reçu, qui m'a été confié, me confère une certaine autorité. J'aimerai bien la faire taire, cette catho !". Mais à la réflexion, le ministère qui m'a été confié ne me donne pas d'autorité. Il ne me donne que l'autorité du serviteur, par rapport au maître.

Au travail, j'ai une voiture pour mettre le matériel. Oswald, un des chauffeurs d'engins, prend un certain plaisir à faire des croix et à écrire "Padre" sur les vitres arrières. Oswald qui se dit loin de l'Eglise fait cela pour me mettre en rogne, c'est évident. Ce n'est pas contre lui que je suis en rogne, mais contre moi-même. En effet, ce qui me gêne, c'est qu'il m'assimile à l'Eglise qu'il a connue il y a trente ans, et que je n'arrive pas à lui dire autre chose. La question demeure en moi. Comment être signe d'une Eglise plus proche de lui, qui évolue, et qui écoute les hommes et les femmes ?

La marche "Agir contre le Chômage" est partie de Carmaux, début avril, et il y avait un départ de Grenoble le 25. Le 26, elle passait à

Voiron. Un petit collectif s'est mis en place, bien tardivement, pour accueillir les marcheurs et pour essayer de marcher un bout avec eux. Ça a regroupé 10 à 20 personnes. Étant là, j'y ai invité un des adjoints de la commune où on habite, qui est au PC et à la CGT. Il m'a dit en aparté "Mais il n'y a pas d'organisation ici ! pas d'organisations syndicales, pas d'organisations politiques ! Que des individus ! Les écolos les manipulent". Je me suis rappelé les appartenances des 20 personnes qui étaient là. Il y avait bien sûr 3 ou 4 écolos, 3 ou 4 chômeurs; et puis il y avait surtout des chrétiens participant à différents mouvements : l'oécuménisme, l'ACAT, l'ACO, le CMR, un lien rural sur le coin.

L'Eglise, après avoir eu une parole forte, celle des évêques de la Commission sociale, se mettait au travail pour lutter pour la dignité des hommes et des femmes.

La complémentarité des ministères

Le ministère que j'ai reçu me pousse à trouver une place dans l'Eglise locale. Je n'ai pas, ou peu, d'implication dans la pastorale sacramentelle liturgique, mais les rapports

avec les prêtres du secteur sont bons. Il me semble qu'il est important que cette communauté provoque des gens pour des ministères s'exerçant à l'extérieur d'elle-même, plus que pour elle-même.

Claire, moi et les enfants, participons à l'équipe Bâtiment et Travaux Publics. Nous partageons ensemble notre vécu, nous essayons de porter un regard critique sur notre façon de vivre. Nous nous aiguillons pour faire avancer notre recherche à la fois théologique et biblique. L'équipe a pris conscience, en cheminant, que nos ministères de prêtres, de diacres et de baptisés, loin de s'opposer, se situaient en complémentarité. Chacun rappelle aux autres l'accent spécifique qu'il porte de l'unique ministère de Jésus-Christ.

Jean Paul MORIN

A 41 ans, il est enseignant dans un lycée professionnel en Charentes. Maire adjoint de sa commune, il anime avec son épouse, Nicole, une association d'aide aux personnes âgées

et malades. Tous les deux sont membres d'une équipe du diocèse de Poitiers, associée à la Mission de France.

En 1989, j'ai été ordonné diacre par l'évêque auxiliaire de Poitiers, voici la lettre de mission que j'ai reçue:

"Vous aurez d'abord à représenter le Christ, comme diacre, au milieu des jeunes de ce secteur du Sud des Deux-Sèvres, en continuant le travail d'animation que vous accomplissez déjà. Ce ministère de représentation découle du sacrement que vous avez reçu; vous l'exercerez dans votre tâche d'enseignant, comme dans votre travail d'animateur, en vous efforçant d'accueillir et de comprendre ces jeunes d'une manière personnelle, en ayant le souci permanent de les conduire jusqu'au Christ et à l'Eglise, en leur proposant des moyens adaptés pour cet éveil de la vie chrétienne.

D'autre part, votre ministère de diacre vous tournera vers toutes les personnes désarmées devant la vie, les malades, les gens âgés ou isolés, tous ceux et celles qui ont besoin d'être soutenus pour affronter les difficultés de la vie. Pour tenir dans cette

double mission, vous serez aidés par l'équipe associée à la Mission de France des Deux-Sèvres. Elle vous encouragera à enrainer votre tâche dans le travail missionnaire de l'Eglise."

Au sein de l'établissement scolaire public où je travaille, le souci des équipes pédagogiques est de faire que tous ces jeunes, qui sont pour la plupart en situation d'échec (familles désunies, divorce, mort de l'un des parents, chômage), puissent faire un projet et repartir sur les bons rails.

A Sauzé Vaussais, je donne la priorité aux jeunes situés après la catéchèse, à partir de la cinquième. 150 jeunes se rencontrent mensuellement. Notre but est de les aider à grandir, à l'aide de débats, témoignages et films, en leur faisant découvrir notre monde et le dessein de Jésus-Christ pour tous les hommes. Nous avons formé des groupes que nous responsabilisons : les plus grands encadrent les plus jeunes. Nous organisons des camps avec les 3èmes sur le thème de l'amitié. Avec les secondes, nous essayons de faire un peu de nettoyage quant à leurs idées sur Dieu (un Dieu vengeur, méchant...) des idées qu'ils véhiculent comme cela, sans savoir

pourquoi.

Avec l'association, nous participons aux diverses animations. Grâce à cette association, de nombreuses personnes peuvent continuer à vivre chez elles.

J'apprécie beaucoup nos rencontres mensuelles avec les membres de notre équipe associée des Deux-Sèvres. Je rencontre des gens qui ont, dans l'Eglise, le souci des pauvres, des chômeurs, des personnes âgées, des jeunes. L'équipe m'apporte aussi un recul par rapport à ma vie professionnelle. Je suis amené à faire des choix. C'est ainsi que j'ai abandonné l'idée de devenir chef d'établissement, pour ne pas m'éloigner des jeunes et me lier les mains en appartenant à une hiérarchie. Dans

cette équipe, je me laisse interpellé par l'Evangile, la Parole du Christ. C'est un lieu permanent de ressourcement spirituel de ma foi.

Plus que de passer son temps à rendre compte ou évaluer, ce qui importe c'est d'agir dans la réalité du monde d'aujourd'hui, en actes et pas seulement en paroles. La prière est un moment privilégié pour vérifier si la mission confiée est bien accomplie. J'espère en l'homme et en ces jeunes. Leur espérance à eux, c'est d'abord de trouver du travail, d'avoir une place dans la société. En les aidant à faire aboutir leurs projets, c'est le royaume de Dieu qui avance. Vivre ainsi le diaconat, c'est une façon d'apporter sa pierre à l'Eglise de demain.

Rencontre avec des jeunes séminaristes

Propos recueillis par
Dominique FONTAINE

Antoine, Jérôme et Patrick sont en second cycle de formation en vue du ministère presbytéral à la Mission de France. Dans le dialogue qui suit, ils disent ce qui leur tient à coeur dans ce ministère auquel ils se préparent.

Au service de la parole de Dieu

Jérôme : Depuis Vatican II, on insiste sur l'importance des communautés chrétiennes, sur le lien entre le prêtre et la communauté. C'est positif. Mais il me semble que le prêtre est souvent pensé essentiellement comme un animateur de communauté. Or il y

a une autre dimension du ministère qui, tout en étant liée à la communauté, la dépasse. C'est ce qui m'intéresse à la Mission de France. Si l'annonce de l'Evangile doit être portée par la communauté, elle l'est de manière spécifique par les prêtres.

Les prêtres sont au service de la Parole de Dieu. Je crois que Dieu parle dans ce monde. Aider des gens à reconnaître cette

Parole de Dieu qui s'exprime dans leur vie peut être source de liberté pour eux.

Antoine : Je suis d'accord avec Jérôme. Mais, comment dire cela ? Peut-on dire à des non-chrétiens qu'ils peuvent reconnaître dans leur vie une parole de Dieu ? C'est délicat. Je me souviens que, quand j'étais adolescent, on parlait de la Parole de Dieu, une parole qui appelle... Et moi, j'écoutais, mais je n'entendais rien ! Pas de murmure dans l'intime de moi-même. Nous, chrétiens, utilisons les mots "parole" et "appel" avec un contenu gorgé d'une sève abondante. Mais, pour d'autres, ces mots risquent d'être vides ou trompeurs.

Patrick : Oui, il faut trouver de nouveaux mots pour dire à l'homme d'aujourd'hui que Dieu lui parle. La Mission de France m'a fait comprendre que ces "mots" sont d'abord un chemin fait ensemble, un chemin porteur de sens. J'ai travaillé pendant un an dans un centre municipal, en banlieue, avec des animateurs communistes. J'ai été témoin chez eux et chez les jeunes d'attitudes de bonté, de grandeur d'âme, de lutte pour la dignité de tous.

J'y «vois» une action de l'Esprit Saint. Je ne suis pas allé le leur dire, bien sûr, je n'ai pas envie de les récupérer. Je ne leur ai pas dit cela, mais je l'ai signifié en leur disant ma joie de travailler avec eux, par des gestes, des attitudes et une fidélité dans la relation. Je ne suis pas focalisé par la nécessité de dire la parole. Pour moi, la parole peut «prendre acte».

Jérôme : Ce dont je peux être témoin, c'est l'impact de la Parole de Dieu dans ma vie, de ce qu'elle a produit en moi. Il y a dans ma vie des événements qui m'ont fait découvrir Dieu me proposant de réaliser ma vie et mon bonheur. Depuis la rencontre d'un prêtre de la Mission de France, à 14 ans, j'ai été provoqué à la liberté, à dépasser mes limites. Et je reste porté par ce dynamisme, entendant la parole de Jésus : «*Tu verras des choses plus grandes encore*» (Jn 1,50).

Antoine : Cela demande beaucoup de temps pour reconnaître les traces de la présence de Dieu dans ma vie. C'est une méditation tellement récapitulative de ma vie que je ne

peux la faire pour l'autre, à sa place. Si je peux lui donner le désir de poser un tel regard sur sa vie, alors là, c'est bien de l'annonce de l'évangile qu'il s'agit.

Jérôme : Je pense à une amie non baptisée qui s'ouvre à la transcendance. J'essaie de l'accompagner dans sa recherche, de l'aider à creuser cette expérience, mais je ne cherche pas à lui donner «la réponse».

J'ai aussi des amis qui viennent d'avoir des jumeaux. Cette naissance les ouvre à un bonheur communicatif. Apparemment, ils n'ont pas besoin de plus. J'aimerais les aider à reconnaître que cette naissance est réellement une ouverture, que leur joie ne leur appartient pas, qu'elle ne vient pas du fait qu'ils la mériteraient, mais qu'elle leur est donnée.

Patrick : Pour être prêtre dans des milieux non-chrétiens, il faut être d'abord contemplatif, être un homme de prière et de rumination intérieure. Pour sentir la parole de Dieu dans la vie des autres, je dois vivre moi-même de cette parole. Arrive alors un moment

où elle sort comme une «*source jaillissante pour une vie éternelle*» (Jn 4, 14). C'est alors moi qui parle et plus que moi.

Jérôme : La vérité de l'évangile n'est pas d'abord vérité d'un fait, mais d'une interprétation. Je peux dire : cette parole est parole de Dieu dans ma vie parce qu'elle produit des fruits et des transformations. Nul ne peut le dire à ma place. Nul ne peut être obligé d'y souscrire.

Mais j'ajouterai que je ne peux pas faire cette interprétation seul. C'est en Eglise que la parole est discernée. Si plus tard, comme prêtre, je pourrai aider des hommes et des femmes à discerner la parole de Dieu, c'est parce qu'un jour, l'Eglise m'aura dit : «Nous croyons que Dieu t'appelle». Le service de la parole de Dieu c'est de permettre que cette parole soit étendue. Elle peut l'être de bien des manières. Mais surtout je ne connais pas à l'avance cette parole, elle se discerne peu à peu, en équipe et en Eglise, dans une proximité avec les gens.

Antoine : Je rêve de vivre un ministère

de proximité, en étant vraiment dans un lieu, pas itinérant entre de multiples réunions. Que les gens sachent où j'habite, et qu'ils puissent entrer...

Patrick : Moi, je voudrais signifier que la vie a du sens ; qu'on n'est pas là seulement pour se faire contrôler par les chefs de service ; qu'on n'est pas enfermé dans ses morts petites et grandes ; qu'on peut ouvrir nos bonheurs ; qu'aimer, ce n'est pas un truc dépassé. Je pense à un couple qui vient de vivre la déchirure, le pardon et l'amour retrouvé.

Je sens le prêtre à la charnière de cette recherche de sens, comme un témoin que cette recherche peut rencontrer la présence de Dieu, témoin au double sens : de la présence de Dieu avec les hommes, de la grandeur de l'homme pour Dieu.

Antoine : Jésus a annoncé : «le règne de Dieu est tout proche de vous» et sa vie rendait crédible son message. Pour moi, je le traduis en disant : «Il existe en Dieu une paix et une joie à laquelle chacun peut s'ouvrir». Cette

paix et cette joie sont ma nourriture. Mais si je ne les porte pas sur le visage, je suis un menteur. J'ai compris cela cet été durant mon voyage au Brésil. Dans les communautés, le mot approprié est l'espérance. Une façon de vivre qui dit : «on ne va pas se laisser gâcher la vie par tous ces malheurs, on va vivre quand même et aimer cette vie !».

Ministère de l'inquiétude

Jérôme : La joie est certainement le critère de la parole de Dieu. mais on est prêtre aussi avec des questions et des blessures, les nôtres et celles des autres. La foi chrétienne porte en elle la crucifixion. Si nous sommes toujours joyeux, nous ne prenons pas au sérieux la vie des gens.

Le nombre de situations de souffrance (chômage, dépressions, sans compter les oppressions invraisemblables que j'ai découvertes en Afrique et en Inde) me pose la question : quel est le sens de ce bazar ? La

résurrection n'efface pas la croix.

Patrick : Le cardinal Suhard, aux débuts de la Mission de France, appelait cela le «ministère de l'inquiétude». Cette expression peut déranger par son côté rugueux, mais elle est à tenir. Aujourd'hui on s'investit dans la recherche du sens et la rencontre d'autres voies spirituelles. C'est pertinent. Mais il faut concilier cela avec la lutte pour la justice, dont on parle moins. Le prêtre doit continuer à déranger ceux qui sont installés, à bouger le statu quo.

Antoine : Une année, en famille, le soir de Noël, mon frère me dit : «tu n'as pas l'air en forme». Mon autre frère lui répond : «Antoine, il ne pourra pas être heureux tant qu'il y aura des paumés dans le métro». C'est peut-être ça, en partie, le ministère de l'inquiétude.

Jérôme : Les problèmes de l'heure, en particulier les problèmes économiques, nous dépassent. Nous avons peu de prise sur les événements. Mais nous ne pouvons cesser de

dénoncer l'inacceptable, au nom d'une utopie, celle de l'Evangile.

Le prêtre doit rester un éveilleur des consciences pour que l'Eglise reste porteuse de cette utopie. Cette attitude n'est pas spontanée chez moi, mais je la vois à l'oeuvre chez des prêtres, en particulier à la MDF, et je me dis qu'ils ont raison.

Patrick : Le peuple d'Israël était en attente et avait sa conception du Messie ; Jésus a été insupportable. L'Eglise vit souvent aussi avec sa conception du Messie et risque d'oublier ceux pour qui elle est envoyée : les pauvres, les exclus, les incroyants, les immigrés. J'avais été frappé par une phrase d'Albert Rouet à son départ du diocèse de Paris pour celui de Poitiers : «Vous honorez l'évêque, à travers moi, respectez ceux pour qui j'ai été ordonné : les pauvres...»

Antoine : L'Eglise apparaît souvent comme une institution tellement rigide que l'on peut être sûr, si quelque chose bouge, que c'est le travail de l'Esprit.

Au service de la communion de l'Eglise

Antoine : Ce que je dis là de l'Eglise n'est pas négatif. Pour moi l'Eglise est essentielle pour le discernement : c'est ce discernement en Eglise qui évite que le Dieu que je prie soit le produit de mon imagination.

Je pense aux communautés charismatiques en France : elles ont peu à peu accepté le jeu de l'Eglise. Elles ne sont pas rentrées dans le moule, mais elles sont restées fidèles à elles-mêmes et nous ont enrichis, nous qui ne sommes pas très sensibles à leur type de prière. Je dis cela aujourd'hui, après avoir passé deux ans aux USA. J'y ai vu le délire des communautés charismatiques qui ne font aucune différence entre Dieu et la conviction intime des adeptes. Je veux être ministre catholique, pas ministre de mon expérience personnelle de l'Evangile.

Patrick : Ce que tu dis me fais revenir sur la recherche de sens chez les jeunes. Comme prêtres, nous aurons à l'honorer. A 18-20 ans,

il y a des expériences amoureuses qui vont marquer un jeune pour toute sa vie. Il en est de même du Christ. Il y a un âge où la vie du Christ s'enracine en nous...

Jérôme : Mais ces expériences de foi, ces recherches spirituelle sont diverses. Et le prêtre me semble justement être au service de la diversité de ces expériences spirituelles. Accepter cette diversité est constitutif de l'Eglise. Comment, dans cette diversité, y a-t-il unité ? Voilà un autre aspect du ministère de prêtre. *«Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous...»* (Ep 4 5-6). C'est le même Christ qui nous rassemble, le même Esprit qui nous anime, vers le même Père que nous nous tournons. La tentation est d'interpréter cette unité comme une fermeture en pensant que la manière juste de vivre la foi est la nôtre. Le prêtre doit être alors ministre de l'ouverture.

Patrick : Unité et ouverture, c'est une contradiction à tenir vraiment pour l'avenir de l'Eglise. Je ne suis pas d'accord théologiquement avec certains séminaristes

que je rencontre à la Catho, mais je me sens malgré tout de la même Eglise.

Jérôme : Je crois que le lieu où l'on doit vraiment porter cette contradiction, c'est l'eucharistie : c'est là que s'articulent les trois dimensions : diversité, recentrement autour du Christ et ouverture.

Antoine : ce que tu dis là me pousse à parler de la liturgie. Pour moi elle est un moyen essentiel pour vivre la rencontre de Dieu. La liturgie a beaucoup de cordes à son arc : symboliques, sacramentelle, esthétiques, prophétiques, poétiques... Dans la liturgie on peut vraiment écouter, faire silence, se

souvenir. La liturgie peut être un lieu missionnaire, dans la mesure où les joies, les peines et les espérances des gens peuvent s'exprimer dans la liturgie. Et cela se vit dans un échange entre l'assemblée et le Dieu qu'elle cherche.

Jérôme : Pour moi, dans la liturgie se jouent les relations entre le prêtre et la communauté, l'ouverture à «ceux qui sont invités au banquet» et qui ne sont pas là, la relation de l'Eglise au Christ et au Père. Si je suis attentif à bien vivre ces trois dimensions dans la vie quotidienne, si je suis attentif à tenir ma juste place et à faire promouvoir la place de chacun, alors cela aura un retentissement dans la liturgie et inversement.

Jeunes prêtres européens aujourd'hui

Notes de Jean TOUSSAINT

En avril 94, à l'initiative du Carmel de Mazille et de la Mission de France, une vingtaine de jeunes prêtres originaires d'Italie, de France, de Suisse et d'Allemagne, se sont réunis pour échanger autour du thème suivant :

“Prêtres dans l'Europe d'aujourd'hui, pour quelle mission?”. Qui sont ces jeunes prêtres ? Quelle est leur inquiétude et quelle est leur passion ? Les pages qui suivent nous invitent à mieux les connaître.

La Mission aujourd'hui

Le contexte de la mission

Au delà des particularités de chaque pays, des caractéristiques communes apparaissent. Les craquements de nos sociétés indiquent l'aube d'une nouvelle civilisation.

Refaire le tissu social

Située au sud-est de Lyon, Vénissieux est rattachée à l'agglomération lyonnaise. La ville a vécu une certaine heure de gloire grâce à la métallurgie (usines Berliet, aujourd'hui Renault Véhicules Industriels). Vénissieux est et demeure une cité ouvrière ; pourtant, avec

la construction de la ZUP, son visage s'est transformé en profondeur. La construction d'une centaine de tours et barres d'immeubles sur le plateau des Minguettes a fait affluer les Maghrébins de la première génération d'immigration, suivis bientôt par leurs familles.

Ce phénomène de densité de population, de concentration humaine, mal maîtrisé par rapport aux infrastructures sociales du terrain - combiné avec un délabrement accéléré du bâti -, entraîne une tension constante qui se manifeste par des éruptions de violence en 1981-82. Bien que la population ait diminué, les problèmes demeurent aujourd'hui : le chômage, surtout des jeunes, conjugué avec un mal-vivre, est le terreau propice à des réseaux d'économie parallèle (trafic de drogue, recel et vente d'objets volés).

Il ne s'agit plus de refaire les façades d'immeubles, il faut aussi refaire le tissu social car beaucoup de Français sont partis et le risque du ghetto plane. (France)

Prendre en compte des valeurs nouvelles

La Suisse est un pays à diversité pluri-culturelle. Quatre langues nationales, des

Eglises chrétiennes en prise avec l'oecuménisme, une cohabitation de raison délimitée par des frontières linguistiques qui se révèlent être un véritable fossé. Le débat politique, l'expansion économique, etc. sont polarisés par ce clivage grandissant. Il n'y a qu'une Suisse, mais une diversité suisse. Notre pays est confronté à un taux croissant de suicides de jeunes (le premier d'Europe). Actuellement, le problème de la toxicomanie ne peut plus être maîtrisé. Des places ouvertes pour les toxicomanes sont aménagées dans certaines villes.

Devant ces réalités, symptômes d'une société riche et en perte de sens, l'Eglise se tait encore. Nous avons l'impression que la société se développe avec des valeurs que la mission de l'Eglise doit prendre en compte : par exemple, la recherche de la qualité de la vie, la revalorisation de la tolérance, l'importance donnée au corps, la liberté d'expression, l'aspiration au bonheur, etc.

Quelle est la parole qui fait état de ces valeurs humanisantes ? (Suisse)

Signifier la présence de Dieu

Notre Eglise allemande se trouve à un

tournant face à une situation nouvelle : de par la réunification, la situation des chrétiens, catholiques ou protestants, s'est modifiée. 66% des habitants des nouvelles régions confédérées, c'est-à-dire de l'ancienne R.D.A., ne sont pas baptisés et sont très loin de la religion. D'après les sondages, ils ne veulent rien savoir de Dieu et de l'Eglise.

A travers tout cela, la déchristianisation de la population de l'Allemagne dans son ensemble s'est manifestée avec plus d'évidence. Le nombre de gens qui quittent l'Eglise a augmenté de façon dramatique : autant de symptômes. A cela s'ajoute que la foi et l'Eglise sont ridiculisées publiquement. Mais, de plus en plus, cette opposition ouverte contre le christianisme laisse place à l'indifférence.

Dans les paroisses dans lesquelles je vis, il y a beaucoup d'émigrés, des Allemands venus des pays de l'Est, par exemple de Roumanie, de Pologne, du Kazakhstan; également des Vietnamiens venus comme Boat-peoples, et des demandeurs d'asile de divers pays.

Tous ces gens se laissent difficilement intégrer dans les structures traditionnelles

d'un village ou d'une petite ville. Ce serait bien si, comme au temps de Jésus, notre engagement apparaissait comme un signe de la présence de Dieu au milieu de nous. (Allemagne)

La tentation du repli

Dans ce contexte, l'Eglise, autrefois dominante, devient minoritaire. Elle est tentée par un repli frileux sur son propre fonctionnement.

Chez nous, l'Eglise est frileuse. Elle tend à se replier sur elle-même. Elle a peur d'engager le dialogue avec les hommes et les femmes d'aujourd'hui. Elle investit beaucoup de son énergie pour son propre fonctionnement. La mission chez nous est colorée par une sorte d' "ecclésio-centrisme".

Cette réaction de repli sur soi peut se comprendre comme un comportement qui fait face à une baisse croissante de la pratique religieuse, à la naissance de nombreux mouvements religieux (sectes, ésotérisme, etc.), à une baisse évidente des vocations

sacerdotales et religieuses, et à la présence de plus en plus marquée de tendances conflictuelles au sein même de l'Eglise (nomination de l'évêque de Coire, dogmatisme étroit chez les jeunes générations qui demandent la prêtrise, etc.).

Il semble que l'institution Eglise est plus préoccupée d'orthodoxie que de rejoindre une nouvelle existence de l'homme dans le contexte socio-culturel qui le détermine. (Suisse)

La situation du prêtre est la même que celle des chrétiens en général : on peut la résumer par les termes de résignation, de retrait dans la sphère privée. Peut-être nous faut-il, prêtres ou chrétiens en général, nous interroger nous-mêmes en nous demandant si nous n'avons pas vécu d'une façon trop confortable. L'Eglise donne trop de réponses à des questions que les gens ne lui posent pas (comme sur la sexualité). (Allemagne)

Quelques convictions sur la mission

Du débat, émergent quelques convictions communes sur la mission.

Une responsabilité de tous les chrétiens

La mission est une tâche qui incombe à tous les chrétiens. C'est à l'intérieur de cette mission commune des Chrétiens qu'il convient de situer la responsabilité spécifique du prêtre.

En concentrant trop de responsabilités ou de tâches sur le prêtre, le risque est de conduire à un affaiblissement des communautés chrétiennes. C'est la communauté qui doit prendre en charge la mission dans le lieu et le contexte où elle vit.

C'est elle aussi qui peut discerner quels sont les appels, les signes des temps qui peuvent être reçus comme des signes de Dieu.

Les nouvelles responsabilités du laïc et sa maturité sont les meilleures préfaces pour une nouvelle manière d'être de l'Eglise. Il s'agit de dépasser le schisme pastoral entre clergé, religieux/ses et laïcs. (Italie)

Une double proximité à vivre :

- avec les hommes, spécialement les plus démunis :

A Vatican II, l'Eglise a rappelé, aux prêtres comme à tout chrétien que : "Les joies

et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes d'aujourd'hui, particulièrement des pauvres et des affligés de toutes sortes, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ. Et il n'y a rien de véritablement humain qui ne trouve une résonance dans leur coeur" (Gaudium et Spes, 1).

Jésus prenait ses repas avec les publicains et les pécheurs, et réintégrait les exclus de son temps dans sa communauté, et ainsi dans la communion avec Dieu et les hommes. De même, c'est là où nous prenons position, que nous portons témoignage.

Ce témoignage est vivant quand nous nous tenons aux côtés des hommes démunis et marginalisés. Si cette proximité est réelle et manifeste, c'est alors que notre témoignage, en tant qu'Eglise, sera signe. (Allemagne)

- avec le Christ :

La mission ne peut être que "d'annoncer le Christ mort et ressuscité". Les prêtres sont d'abord disciples et ensuite ministres. L'accent n'est pas sur une Eglise qui se reproduise elle-même, mais sur la personne du Christ : "Dieu a tellement aimé

le monde qu'Il lui a donné son fils unique". C'est cette mission qui fait l'Eglise et non l'inverse. (Italie)

Une communion.

L'Eglise est faite pour le monde, elle lui est donnée pour sa croissance et son humanisation. Etymologiquement, le mot communion signifie l'exercice commun d'une charge (munus). Pour relire notre manière de vivre la mission, il faut tenir compte de deux mouvements :

- Les chrétiens sont dispersés dans le monde et tendent à la communion ecclésiale.

- L'Eglise se rassemble pour être envoyée dans le monde. (Suisse).

Prêtres aujourd'hui dans cette mission

Une convergence forte s'est manifestée sur la définition du prêtre et de sa mission : le prêtre est au service de la relation des hommes entre eux et des hommes avec Dieu.

Le prêtre ne doit pas être principalement préparé à exercer des fonctions sacrées, mais à rencontrer des gens et, avant tout, la personne du Christ. La compétence relationnelle du prêtre est plus importante que sa compétence institutionnelle. (Italie)

Difficultés rencontrées

Formés par le Séminaire à être des hommes de la rencontre, les jeunes prêtres se retrouvent, dès le début de leur ministère, dans une "machine", avec beaucoup de fonctions à accomplir.

Ils ressentent une forte tension entre la disponibilité et le temps que requièrent les relations humaines, d'une part, et les "prestations" qui leur sont demandées, d'autre part.

En outre, dans les régions où le nombre des prêtres diminue, on tend à faire d'eux un animateur d'animateurs, ce qui restreint encore la possibilité de relations directes. Une contradiction apparaît entre l'idéal pour lequel

ils ont été formés et le quotidien qu'ils vivent, et cette contradiction est source d'un malaise, dont voici quelques échos.

Une pastorale trop fondée sur les tâches, pas assez sur les personnes :

On se polarise sur les services à faire, tandis qu'il y a peu d'espace suffisant pour les relations à construire. La pastorale est centrée sur les prestations et non sur les personnes auxquelles elles sont destinées. (Italie)

Des difficultés de communication

Les prêtres ont du mal à communiquer avec les évêques, entre eux, avec les laïcs et avec les religieux/ses. Si la communication ecclésiale est imparfaite, comment prétendre à une communion ecclésiale ? (Italie)

- entre les prêtres

La fragilité des prêtres est un problème majeur. Pour remédier au manque de prêtres, les évêques ont engagé des jeunes, sans discernement. Il s'ensuit la constitution d'un presbyterium à deux vitesses, sans unité ni

cohésion. Il s'en dégage un climat de suspicion et un manque de solidarité entre prêtres. (Suisse)

- avec les agents pastoraux :

Entre les ministères ordonnés et les ministères institués subsiste aussi une reconnaissance difficile. Le diocèse de Bâle a engagé de nombreux théologiens laïcs qui, souvent, sont mieux formés que les ecclésiastiques. Les ministères confiés à des laïcs engagés par le diocèse risquent de s'assimiler à une sorte de fonctionnariat. Cette situation provoque une démobilisation des baptisés qui se déchargent sur les "salariés" de l'évêché. En conséquence, il y a une perte du sens du bénévolat. (Suisse)

Le manque de prêtres

Le prêtre est le président de l'Eucharistie qui est faite par l'Eglise. Mais il est vrai aussi que l'Eucharistie fait l'Eglise, fait les prêtres et alimente leur mission. Pourquoi donc de nombreuses communautés sont-elles privées de l'Eucharistie à cause du manque de prêtres ? Il vaut la peine de réfléchir sur les critères

juridiques de la sélection des prêtres depuis le Concile de Trente. (Italie)

L'attitude des médias

Les médias déforment, ironisent et utilisent maladroitement "les questions d'actualité" de l'Eglise. Soit ils sont indifférents à la vie de l'Eglise, surtout pour ses aspects positifs, soit ils traitent les sujets avec incompétence et partialité. (Suisse)

Le manque de temps personnel

Le temps dédié à la prière personnelle, à la méditation, à l'étude, au repos, aux loisirs est vécu comme temps volé à l'activité pastorale. (Italie)

Le ministère des prêtres ouvriers

Devant l'urgence à inventer une Eglise plus humble, plongée dans la culture d'aujourd'hui et capable d'une parole prophétique, les jeunes prêtres italiens, suisses et allemands se sont tournés vers l'expérience originale des prêtres ouvriers.

Jeunes prêtres au travail aujourd'hui

Un jeune prêtre français décrivait ainsi son choix de travailler.

Nous sommes trois jeunes prêtres au travail à mi-temps; l'un est ouvrier d'entretien dans une clinique des Minguettes; l'autre est psychologue à l'Hôtel-Dieu de Lyon, chargé de l'accompagnement de malades du sida; moi-même, je suis formateur en alphabétisation sur deux centres sociaux de Vénissieux. Ce temps consacré au travail est important pour nous : il nous met en phase avec d'autres réseaux. Nous sommes plongés dans des univers qui ont leurs propres logiques, mais nous y sommes envoyés par l'Eglise au titre de la Mission.

Que l'Eglise envoie des prêtres dans les lieux de travail, de la vie des hommes, est constitutif de l'Eglise elle-même. Nos expériences de travail divergent en fonction des milieux professionnels.

Cette vie de travail nous met en face d'exigences professionnelles, de choix, de précarités, qui nous structurent : questions

de la vie au quotidien qui interpellent notre foi, qui nous interdisent de plaquer des réponses toutes faites devant certaines blessures. (France)

La fécondité de ce ministère

Un prêtre ouvrier, invité à la rencontre résumait ainsi l'originalité de leur démarche. *Le ministère de prêtre ouvrier est, par excellence, un ministère de "chercheur de Dieu" pour les temps d'aujourd'hui. Ministère prophétique qui essaie de révéler ce qui se passe dans le brouillard du temps présent, attentif aux signes de l'Esprit qui nous précède et marche bien loin au devant de nous.* Après ces témoignages, un débat s'est instauré : En quoi les prêtres ouvriers ont-ils vraiment contribué à mettre l'Eglise en situation missionnaire ?

Parmi les aspects positifs de ce ministère, les participants ont relevé :

- l'expérience de l'altérité consistante de l'autre qui n'est pas chrétien.
- l'oeuvre d'inculturation, l'apprentissage du langage de l'autre (mots, symboles, gestes,) pour dire la foi et le salut aujourd'hui.

- le recueil et non seulement l'annonce de la Parole de Dieu dans le monde ("Les semences du Verbe").

- le changement du regard de la classe ouvrière sur l'Eglise.

Des interrogations pourtant subsistent : les prêtres ouvriers n'ont pas fondé beaucoup de communautés chrétiennes comme telles ; les contextes des pays sont bien différents. En France la classe ouvrière s'est constituée à la fin du XIX^{ème} siècle en opposition à l'Eglise ou en dehors d'elle. Mais dans certains pays, le catholicisme a encore une dimension très populaire qu'il a en grande partie perdue en France.

Que signifie donc être prêtre ?

En accueillant les participants, soeur Marie Thérèse, prieure du Carmel de la Paix leur a lancé un appel vibrant : *Savez-vous que vous êtes des PORTIERS de l'Espérance pour une multitude ... Qu'à travers vous des hommes respirent, entrevoient un sens dans leur marche nocturne, parce qu'à travers vous, Dieu fait signe ! Avant toute action,*

avant toute science et toute compétence, ce que les hommes attendent de vous, c'est ce don unique, ce trésor que vous avez reçu. Il vous est demandé de partager, dans son mystère, l'intuition du Dieu Vivant qui vous a mis debout, constitué homme, et qui racine votre vocation ... Ce qui vous est demandé, c'est votre "expérience" de Dieu, - et nous savons tous que ce n'est pas là une "science" mais une connaissance qui est aussi une "nuit", une blessure ... le mystère d'un Amour !

Des expressions, glanées au fil de la rencontre, dessinent les contours de cette vie risquée au service de la relation des hommes entre eux et des hommes avec Dieu.

Devenir homme

C'est l'humanité (au sens fort) qui, aujourd'hui, dans l'Eglise, attire ou repousse. L'annonce de la foi se réalise prioritairement quand je partage mon existence avec les autres et qu'ainsi je permets de vraies relations. C'est précisément cela qui manque aux hommes d'aujourd'hui. (Allemande)

C'est une manière de devenir cette Parole dans laquelle je suis invité à demeurer. Il me faut prendre le temps de vivre, d'étudier, de rester en relation vraie et structurante, de grandir dans la fraternité (Suisse)

Etre capable de dialogue et de communication

Dans une société qui vit de la communication, je ne peux survivre que si je suis accueillant à tout homme, ouvert pour de nouveaux chemins et de nouvelles manières de penser, si je suis prêt à la rencontre. Il semble que la structure de dialogue de l'Eglise soit toujours verticale, à sens unique, de haut en bas. Or ce n'est qu'à la base que je peux, à travers un engagement qui fasse signe, changer quelque chose. Le dialogue doit se faire horizontalement, d'égal à égal. Il faut reconnaître l'autre. (Allemagne)

Assumer ce que l'on annonce

La société plurielle dans laquelle nous vivons exige une autonomie morale, c'est-

à-dire que le prêtre doit assumer lui-même ce qu'il annonce. Dans une société ouverte, je ne peux plus proclamer l'Evangile d'une façon autoritaire. Pour que ce que je prêche soit accueilli, il faut l'explicitier rationnellement, dans un dialogue souvent difficile. (Allemagne)

Il s'agit d'être des hommes de foi, vivant sans peur, en communion visible, portés par la Parole qu'ils reçoivent quotidiennement. Etre des témoins de l'espérance, pour porter à leur juste place les vies qui leur sont confiées et partagées, réalisant ainsi la promesse de la Parole accueillie. (Suisse)

Vivre une relation personnelle avec le Christ

Je ne peux être prêtre que dans la relation personnelle avec le Dieu de Jésus. C'est là, en Dieu, qu'est mon point d'appui dans l'instabilité générale. Est prêtre celui qui dans sa vie laisse transparaître quelque chose de la vie de Jésus-Christ. C'est cela qui attirera. Quel autre but pour une vie missionnaire ? (Allemagne)

Pour vivre ces défis, s'impose le choix d'être en conversion permanente pour rester capable de se dessaisir, d'être remis en question, de croire autrement sans s'approprier un quelconque pouvoir. Vivre sans cesse ce passage du pouvoir au service pour être fidèle au Maître. Enfin, porter sur le monde le regard même de Dieu, l'aimer jusqu'à dessiner les traits du visage de Jésus au bout de toute audace, de tout risque qui offre à l'homme d'être plus homme. (Suisse)

Conclusion

Un des initiateurs de cette rencontre, prêtre en Asie, concluait ainsi son message, envoyé à tous les participants :

Que devient le service de l'Evangile, à cette jointure des millénaires ? Ce devenir ne sera jamais le fruit d'une définition théorique, mais de vie d'hommes aventurés avec des frères humains et le Christ, là où l'Eglise ne s'est jamais aventurée. Du croisement de nos routes peut s'esquisser une trace d'avenir. Le service de l'Evangile et le ministère qui est le nôtre, ou pour lequel certains se préparent, peuvent devenir projet commun, aventure commune. Il me semble qu'en ce temps de notre histoire européenne, prise dans l'étonnant travail qui semble refaire la terre, nous sommes comme à l'entrée d'un nouveau pays, à la géographie nouvelle, et que la fraternité entre nous, des liens plus serrés, des audaces partagées, des épaulements mutuels peuvent être passages vers ce pays nouveau.

La Pentecôte encore et toujours

Roland VICO

Il y a quelque temps, le séminaire des Carmes à Paris a invité Roland Vico à venir parler de son expérience du ministère : il était alors responsable de la paroisse de Gennevilliers, et employé aux Presses de la Cité ; les séminaristes lui demandaient de parler du rapport entre «sacerdoce et profession».

Le paysage et les questions

Voici des réflexions pour tenter d'éclairer la place des prêtres dans la communauté et dans la ville lorsqu'ils portent une charge paroissiale tout en travaillant... avec les répercussions sur la fonction de permanent telle qu'elle est habituellement repérée.

Des prêtres ayant reçu la charge de paroisse continuent aujourd'hui de vivre ce service en gagnant leur vie par un travail professionnel. A propos de cette pratique, les gens s'interrogent et réagissent. Le terrain, la situation actuelle et, particulièrement, une

question de fond provoquent, d'une manière sourde ou explicite, un questionnement récurrent et renouvelé.

Le terrain incite au questionnement, car ce service d'Eglise, sous la responsabilité de l'évêque, est sans prétention particulière ; il s'enracine dans la pastorale «ordinaire», au sens noble. Il est donc vécu au coude à coude avec le clergé diocésain qui s'active tout autant sur des chantiers identiques. Il peut donc être utile de rendre compte de la place du travail, puisqu'on ne peut le justifier par quelque mission spéciale, exigeant une mobilisation particulière et originale.

La situation actuelle incite, elle aussi, au questionnement. En effet la diminution du nombre des prêtres pose un problème : comment faire face à la demande ? Les besoins s'imposent brutalement, sans même laisser le temps d'assimiler les mutations. Travailler professionnellement serait-ce un luxe de « chrétienté », supposant l'abondance de prêtres ?

Enfin une question de fond revient : comment servir la vitalité et l'unité d'une communauté locale en la frustrant du service de permanent ? Se soustraire apparemment à cette exigence, n'est-ce pas tourner le dos à une fonction vitale et première construisant la communauté locale, tout entière au service de la Bonne Nouvelle ?

Voici le paysage. Il est éprouvant, on y devine le réflexe d'une vieille fidélité avec le clergé diocésain de base, des affinités mutuelles de vieux troupiers. En même temps, on devine un entêtement à gagner sa vie, qui vous donne des allures de canards sauvages et qui se veut pourtant un signe du service d'une communauté locale ordinaire, abordée le plus simplement possible, dans le cadre de la paroisse. Ces questions qui surgissent entre gens de bonne volonté, naviguant dans les mêmes

eaux, vivant avec des populations semblables, assumant le même quotidien, nous invitent à un approfondissement.

Dans cet environnement, parler du travail comme d'un nécessaire partage de vie, comme une solidarité, comme une façon d'émarger à la condition humaine, peut avoir quelque chose d'irritant et de naïf. Bien sûr on voit que des lieux sont plus ou moins favorables, mais, sur le fond, tout prêtre qui porte le poids du jour baigne dans ces réalités quelle que soit sa situation. Rappelons-nous la qualité de communication de certains prêtres, engagés dans le ministère habituel, lorsque les bouleversements de l'histoire les ont jetés parmi les autres, dépouillés de toutes fonctions repérables ; de même paradoxalement en clôture au Carmel, Thérèse de Lisieux a intensément partagé la condition humaine et pas seulement à travers l'épreuve d'une maladie mortelle.

Partager la condition humaine c'est la « prose » du pauvre, de tout le monde. Aussi gardons l'humour. Sinon monsieur Jourdain n'est pas loin et les prosateurs « déclarés » pourraient bien faire sourire les « prosaïques » de base !

Reste le chantier...

Et pourtant reste cette vocation à servir une communauté locale en gagnant sa vie par un travail et en prenant le risque de frustrer quelque peu cette communauté de la fonction de permanent, telle qu'elle est repérée habituellement.

Or c'est peut-être dans le cadre de ce service et de cette charge ordinaire que ce choix du «travail» trouve un éclairage. L'Eglise, en un lieu donné, c'est un peuple rassemblé, comme une famille, qui tente de balbutier la parole pour dire la louange de Jésus-Christ vers le Père et, assisté par l'Esprit, exprimer l'Evangile afin de le partager. C'est une affaire complètement collective sous le signe d'un double paradoxe : l'accès à la parole ne viendra que dans un dialogue quasiment familial et proche, et d'autre part cette parole enfin éclore n'a de sens et d'avenir que parce qu'elle s'ouvre à la grande communion dans l'espace... et dans le temps.

Ainsi la genèse et l'existence ecclésiale s'inscrivent dans les mêmes harmoniques que l'existence humaine. En clair pour tout homme l'accès à la parole commence dans l'environ-

nement proche et familial et les communications les plus élaborées s'enracinent dans une humble genèse. Au départ il y a toujours le modeste apprentissage familial ou mieux «la langue maternelle».

L'affaire est curieuse, car l'accès à la parole est certainement l'une des deux ou trois réalités qui constituent la nature humaine. Or cette démarche, où se construit aussi la personnalité, reste entièrement livrée à une pratique familiale. Malgré l'enjeu, on ne détache pas quelqu'un pour la mettre en oeuvre, mais on épouse la vie en s'y tenant intensément présent. Plus tard viendra le temps des maîtres et des professeurs mais la phase première essentielle et constitutive est confiée au bon vouloir de la vie quotidienne d'une petite cellule familiale qui introduit à la parole à travers les rebondissements journaliers et les tâches communes.

Le destin de petites communautés populaires immergées dans la cité ne serait-il pas de s'approprier humblement le langage de l'Evangile. Il s'agit d'acquérir la langue maternelle. Un temps viendra pour l'enseignement des maîtres, mais a-t-on mesuré le che-

min, la distance qui doit d'abord être parcourue et l'importance d'un certain registre d'échange au coude à coude ?

Voilà une des lectures possibles du fait de la déchristianisation ; la langue maternelle de la Bonne Nouvelle s'est discrètement retirée de populations entières. Mais étions-nous spontanément mêlés aux gens dans ces humbles phases pourtant fondatrices ? Lequel, le premier s'est éloigné de l'autre ? Quelles «permanences» avons-nous risquées ?

Sans vouloir manier le paradoxe ou jouer sur les mots, lorsque l'Eglise, fort légitimement, met en place des permanents, ne s'appuie-t-elle pas, en fait, sur un long travail préalable, fruit d'une proximité, d'une «permanence» première ?

...Et des chemins qu'on voudrait «spirituels»

La communauté ressemble donc à une cellule familiale où la parole prend corps et se transmet. Il y faut sa fragilité, sa simplicité,

une secrète fraternité pour y voir naître l'expression. C'est complètement l'affaire de tous et la parole de l'un a besoin de la réplique de l'autre, tout aussi concerné, tout autant impliqué parce que concrètement embarqué dans le même bateau, et les prêtres avec.

Mais, en même temps, dans l'éveil à la langue maternelle, la mère n'est pas le père, l'aîné n'est pas le cadet, ni le benjamin. Dans l'éclairage commun, chacun apporte son propre rayonnement. Hélas il arrive, dans une famille cassée, que l'un des derniers soit complètement détérioré parce que perturbé durant justement les années fondatrices ; les rôles de chacun dans la tâche commune ont été brouillés.

Une des charges permanentes qui incombe certainement à l'évêque et aux prêtres est de veiller à cette charité collective qui ne se gargarise pas d'un consensus gratifiant, qui refuse les discours seulement individuels mais crée le vrai terrain où fleurit la langue maternelle. Il faut relire l'évangile et les épîtres de Saint-Jean. Les tonalités «affectives» qu'on y rencontre tout au long sont beaucoup plus significatives qu'on ne le pense. Elles sont le support nécessaire à la naissance de la langue

«maternelle» «des premières communautés. Comme dans une famille, à travers l'intimité et la délicatesse des échanges, des caractères se «trempent», la Parole prend corps. *«Mes petits enfants...» «Vous me chercherez...» «Où vas-tu ?...» «Je ne vous laisserai pas orphelins...»* Toutes ces paroles du dernier repas entoureront jusqu'à la fin des temps les naissances renouvelées de l'Eglise.

Oui, il y a une Pentecôte johannique - un miracle des langues - et comme souvent chez Jean elle est étonnamment réaliste, au-delà des apparences. Ainsi comme à la chambre haute, Marie est là, juste à portée de voix. *«Voilà ton fils, voilà ta mère»*, mémoire familiale de l'Eglise. La Pentecôte de Jean éclaire de l'intérieur le récit des Actes des apôtres, irruption de l'Esprit mais aussi secrète germination. *«Les hommes qui parlent, ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment se fait-il alors que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle ? »* (Ac. 2, 7-8)

Ces propos voulaient éclairer la place des prêtres dans la communauté et dans la ville lorsqu'ils portent cette charge tout en travaillant et les répercussions du travail sur la fonction de permanent telle qu'elle est habituellement repérée. Il faudrait conclure. La

comparaison était porteuse. Pour l'homme, la naissance du langage n'est pas un détail. Bien sûr comparaison n'est pas raison. Mais il y a là, peut-être plus qu'une comparaison ; aux sava-
vants et aux théologiens de le dire.

Après tout un éclairage peut être latéral et révéler le relief d'une manière inattendue ! Finalement ce qui rend compte du travail des prêtres, c'est peut-être tout simplement la dimension maternelle de l'Eglise. Elle porte au coeur le désir indéracinable de partager la Parole et le langage chrétien. Elle ne se console pas de côtoyer des enfants sans voix. Elle est prête à toute «permanence» qui s'associe au miracle des langues.

«Comment se fait-il alors que chacun de nous les entende dans sa langue maternelle».

En Post Scriptum

Cette pratique sacerdotale a des conséquences indirectes qui peuvent apporter un éclairage ; par exemple, les obsèques se trouvent célébrées par des chrétiens en l'absence du prêtre ; et on a assisté et participé à une prise

de parole de la «famille» chrétienne qui prend le risque, en tant que famille, de dire l'espérance, de la répercuter dans la communauté, de développer une parole commune autour de la Résurrection et de la compassion. Avouons-le, ce service assuré par les chrétiens a été perçu au départ, plus ou moins comme une suppléance. Or quelque chose d'autre s'est enclenché : une prise de parole collective dans un registre de proximité... un langage maternel qui se diffuse et s'ajuste constamment, les uns par les autres.

On voit bien qu'il y faut des temps de réflexion, d'animation, de discernement, mais l'enclenchement essentiel s'est fait avant, dans une sorte de réflexe et de régulation familiale. Par la force des choses, les personnes qui animent, en semaine, ce ministère de la compassion ont orienté les gens vers la messe du

dimanche. Ce langage maternel, au temps de compassion, a fait preuve de finesse théologique et pastorale. Il n'est pas indifférent de réunir les deuils, les peines, les joies, les espoirs dans l'Eucharistie du «premier jour de la semaine», célébrée par la famille chrétienne rassemblée. C'est que des croyants, dans la semaine, avaient balbutié de l'espérance chrétiennes' enracine bien là, c'est l'axe, le «foyer», la source.

L'apparente frustration provoquée par l'absence du prêtre (dans sa fonction de permanent), lorsqu'elle est assumée par la communauté chrétienne, est l'occasion d'un réajustement plus essentiel qu'on ne le pense. Dans ce cas précis, la place du prêtre s'y trouve recentrée et pas à partir de n'importe quoi : l'Eucharistie du premier jour de la semaine, c'est fondateur.

Une prière dérangée

Hervé BIENFAIT

Prêtre de la Mission de France, Hervé Bienfait fait partie de l'équipe Mission de la Mer du Havre. En juillet dernier, les membres de l'Association Galilée lui ont demandé d'évoquer les racines de ce qui le fait vivre.

Pour moi, témoigner de la dimension spirituelle de notre mission, ce n'est pas parler de choses en l'air ou mises par dessus, c'est parler de ce que je vis concrètement dans le ministère depuis 13 ans en termes de racines dans la terre. Une prière "dérangée" telle est l'image que je voudrais développer pour dire le chemin parcouru. "Dérangée": Ce mot ne se veut pas péjoratif; il a d'ailleurs plusieurs sens qui évoquent les déplacements que j'ai vécus dans la prière.

Une prière dérangée par les implantations

A la Mission de France, on nous envoie nous implanter dans des milieux socio-profes-

sionnels, pour essayer d'y porter du fruit, au moins selon l'Evangile. Nos premières racines, ce sont donc celles où on a les pieds. Depuis 13 ans, j'ai changé 3 fois d'implantation.

Prier dans l'attente et dans l'effort

J'ai d'abord été envoyé dans l'équipe Mission de la Mer à Marseille. J'ai fait mes tous premiers pas comme "chien de quai" au port de pêche (Saumaty). Cela consistait à traîner sur le quai avec des immigrés, à la recherche d'un peu de travail au noir. Déjà, dans mes études de médecine, ce qui me motivait le plus, c'était la rencontre des immigrés, mais la relation devenait trop inégale. A Saumaty, j'avais à attendre avec eux. Attendre

le bon vouloir d'un mareyeur, pour nous embaucher quelques heures à glacer les anchois, rentrer les sardines en chambre froide ou charger un camion. Attendre l'arrivée du patron-pêcheur qui m'avait embauché comme matelot cuistot. Il fallait être à cinq heures sur le quai et l'attendre parfois plus d'une heure, certains jours dans le mistral. Donc, attendre avec eux, être dépendant du bon vouloir de quelqu'un d'autre et ensuite trimer avec eux, pour que ça rentre dans la peau.

La prière était là, dans l'attente ou dans l'effort, avec, au retour de mer, les lumières de la ville dans le soir. La prière était aussi dans l'odeur de poisson que je répandais dans le bus. J'avais honte pour mes voisins, mais ça me solidarisait tellement avec les "chiens de quai" !

Ensuite cette solidarité a continué ailleurs : avec les philippins et les indiens des bateaux de la Fish (compagnie d'approvisionnement des plates-formes pétrolières en Afrique).

C'est avec eux que je me sentais le plus chez moi, de même que, dans la Compagnie suivante, avec les sénégalais du bord. Bien sûr, j'avais aussi quelques bons amis bretons

et corses, mais je souffrais du racisme des autres français.

Ma prière était exactement là : dans la tension entre les deux.

Prier pour la moisson

Nommé responsable du premier cycle du Séminaire de la Mission de France, le "PAM", le terrain a changé.

D'autres racines commençaient, la prière a donc changé elle aussi. Une prière pour les vocations bien sûr, mais aussi une prière pour chacun des jeunes qui étaient là. J'étais témoin direct de leur chemin de foi et je voulais permettre l'accès au ministère à tous, surtout à ceux qui étaient pauvres, je ne voulais pas que la MDF fasse de l'élitisme. L'eucharistie avec eux était un temps fort, une prière qui était belle. Plus qu'autrefois.

A bord, j'avais souvent célébré seul, ou avec d'autres, mais de façon si rudimentaire ! Au PAM, je priais aussi pour l'Eglise, dont j'ai vu de beaucoup plus près les rouages, les crispations, les vieux démons... En résumé, c'était une prière pour envoyer des ouvriers à la moisson.

Prier sur le quai ou à bord

Envoyé au Havre, comme PO et aumônier du port, ma prière a de nouveau été dérangée ! Nous sommes trois dans l'équipe. Quand Guy est en mer, avec Bernard, on arrive quand même à chanter à peu près juste. Avec les pêcheurs, le contact est rude, mais je partage avec eux un côté contemplatif : l'attention aux choses, au temps, aux oiseaux, à ce qui se passe autour de soi, cette attention est souvent vitale sur le pont d'un bateau. Ces pêcheurs sont aussi des marginaux dans un grand port comme le Havre, ils en sont encore à l'âge de la cueillette et de la chasse.

En montant la coupée des navires en escale, je découvre une prière d'une autre rive. Quand j'arrive en haut, je suis tout retourné d'être à mon tour accueilli à l'étranger, par des étrangers. Ma prière se nourrit des conditions de vie rencontrées, des cas de détresse croisés l'espace de quelques heures, là il s'agit de faire vite et efficace, ou de quelques mois, dans ce cas c'est tout un accompagnement à inventer sur place. Je célèbre l'eucharistie, souvent en anglais, avec quelquefois une traduction simultanée en d'autres langues. C'est un temps pour s'accueillir entre équipages

différents et reprendre conscience du don de Dieu : *"Si tu savais..."* (Jn 4,10). Quand des situations se mettent à durer, c'est le début d'une autre histoire, c'est un programme dérangé : *"avec celui qui te propose de faire un mille, fais en deux avec lui"* (Mt 5,41).

La succession des implantations, ça fait donc une prière dérangée, et c'est bon, car elle se fait obéissante à la réalité des sols. Une racine constante, un ressort qui revient souvent, ce serait que, souvent, je fais mienne la prière de Jésus *"Loué sois-tu Père d'avoir caché ces choses aux plus forts et de les avoir révélées aux plus petits"* (Mt 11,25) ! Pour Jésus, c'était de l'ordre de la jubilation. Il n'y a rien en effet qui échappe davantage à la compréhension des riches qu'un moment de fête chez les pauvres. Et Dieu sait s'il y en a !

Une prière dérangée au quotidien

Ce ne sont pas seulement les implantations qui font bouger, mais aussi l'activité de la journée. Il y a à la MDF un certain nombre de contemplatifs dérangés ! Quand j'étais séminariste, le spectacle de certains PO

célébrant la messe entre un cendrier et une cocotte minute sifflant à toute vapeur, nous faisait ... bouillir ! Et c'est vrai que sous prétexte de faire pauvre, en fait, ça faisait sale, et ce n'est pas la même chose. Maintenant que je suis PO, je vois bien qu'il est difficile de prier sans avoir un oeil sur la cuisine, sans avoir le bruit des voisins, sans aider le vieux copain à trouver sa page.

Le téléphone, on peut le couper. Mais on ne peut pas se couper de ce dans quoi on vit, de ses racines. Notre prière est surtout dérangée parce que nous la transportons sur les lieux-mêmes de notre travail et de nos rencontres. Souvent, je prie à la station gazole du port de pêche où je suis pompiste. Là, je vois l'avant-port, à travers des barreaux, et je trouve que ça porte à une prière très réaliste. Voilà un marin pêcheur qui rentre ! Il va falloir sortir. Est-ce que je vais vivre cela comme un obstacle à la prière, ou comme une prolongation toute trouvée ? Thérèse d'Avila enjoignait à ses soeurs, en cas de dérangement, à ne pas rester "encapuchonnées" ! Répondez à l'appel, c'est là votre prière ! Bien sûr, ce n'est plus tout à fait le sanctuaire de l'office des moines ! Les soucis et les visages, les paroles entendues et qui résonnent encore, ne sont pas

ce que certains appellent des "distractions". Parfois il vaut même le coup de faire une relecture de la journée pour les retrouver, car elles sont l'entrée même en matière, la porte pour aller à Dieu.

Un miracle parmi d'autres

Mon travail, l'après-midi sur ce bout de quai, est un moment où contemplation et action s'entrecroisent souvent. Il paraît qu'il y a eu un miracle sur ce quai. C'est ce qu'a affirmé Fabrice, un jeune patron-pêcheur, en apprenant qu'un collègue remplissait ses chèques tout seul maintenant (ils sont encore trois à me les faire remplir). Un autre a ajouté : *"normal, y a un curé !"*. Un troisième est tombé des nues, il n'était pas encore au courant. Ça tombait bien, car il avait une question à poser, du genre : *"les miracles, la Vierge noire, tout ça, qu'est ce qu'y faut en penser ?"*. Le genre de question qui me laisse toujours désarçonné, paralysé. Alors Fabrice a sauvé la mise en disant : *"mais où tu vas les chercher les miracles, toi, tu ne vois pas qu'il y en a eu un ici de miracle, on vient de te le dire !"*.

Et je peux témoigner qu'il y a eu à ce moment là comme un ange qui passait dans la station. Qui de sa vie n'a jamais accompli un seul miracle ?

Une prière dérangée dans sa forme

Dans le ministère qu'on vit, la prière n'a pas souvent la belle ordonnance de l'office des moines, ni celle préconisée par Saint Ignace, avec un certain nombre d'étapes, y compris la prière préalable à la prière (*"Seigneur, fais que ma prière soit juste ou vraie, attentive, etc..."*). Quand j'étais responsable du PAM, j'apprenais aux jeunes à se servir du bréviaire, du "Prière du Temps présent". Je leur indiquais la structure d'un office, pour qu'ils animent la prière commune. L'un d'eux manifesta une fois son étonnement : *"Comment toi, tu t'accroches à ça ?"* En fait, même si c'est une structure intelligente de prière, reçue de l'Eglise, je n'étais pas torturé par une forme à respecter. Mais je crois qu'ayant compris le mouvement interne (hymne de louange, prière de type psaume, écoute de la Parole, méditation, prière de demande, Notre Père), les jeunes avaient de quoi créer ensuite, en fonction

des racines.

Sur le terrain, c'est sûr que ma prière n'est pas toujours bien rangée. Parfois, le cri précède la louange, ou bien c'est dès le début l'intercession, ou bien il y a en tout et pour tout une louange, ou bien la parole de Dieu ce jour-là m'est adressée à partir de deux ou trois mots de quelqu'un qui me reviennent. Gare aux maniaques de la forme, donc ! Pourquoi opérer des rangements, quand la prière se résume toute entière à ce qui me semble être sa pointe, quelque chose qui ne vous laisse pas tranquille : l'inquiétude, au sens où en parlait le cardinal Suhard. Cette inquiétude qui travaille notre prière, c'est celle de l'avenir de la foi. Là, je fais mienne souvent cette question du Christ : *"Le Fils de l'homme quand il viendra trouvera-t-il la foi sur la terre ?"* (Lc 18,8). En précisant qu'il ne s'agit pas seulement de la foi chrétienne, mais aussi, plus vastement, de la foi en l'homme (qui fut la foi de Dieu disait Péguy). Il y a là l'essentiel d'une prière dérangée par un ministère de l'inquiétude, surtout quand le monde est en feu. Et c'était déjà la prière de Thérèse d'Avila, devant les ravages de l'Europe en son temps.

Aujourd'hui, après Thérèse de Lisieux,

je crois que c'est la prière de quiconque intègre dans son propre itinéraire la possibilité même de la non-foi ou l'expérience personnelle de la nuit de la foi ou de la nuit de l'homme, en traversée. Avec la primauté des pauvres, c'est pour moi le second ressort, ou si l'on préfère l'autre racine dernière, de ce qui me fait être prêtre, avec une solidarité spontanée, première, avec ceux qui sont loin de la foi. Je me souviens d'un embarquement où je me demandais, avec un certain vertige : *"y a-t-il, sur ce bateau, quelqu'un d'autre qui prie ?"*. C'était cela ma prière d'inquiétude, étayée par la conscience d'une responsabilité dans la prière.

Une prière "un peu dérangée", qui a un grain de folie.

Cet aspect ne s'explique qu'à partir du troisième ressort qui me fait vivre, la troisième racine dernière, la plus importante et, j'espère, la plus partagée avec d'autres : l'amour. Quand on aime, c'est bien connu, on ne dit pas forcément des bêtises, mais on dit des folies ! A un autre niveau que le nôtre, ça donne les poèmes des grands mystiques, des choses très belles

comme il y en a aussi dans la Bible, par exemple le Cantique des Cantiques. Pour quelqu'un qui tomberait sur ces pages, sans avoir jamais aimé, c'est vrai que ça doit faire un peu dérangé !

C'est l'amour du prochain et l'engagement dans le monde tel que Dieu l'aime, qui nous poussent au choix que nous faisons, qui orientent notre ministère vers le partage de la vie des gens. Du coup, pour nous, la grande folie de la prière ne sera pas tant dans la poésie des mots que dans les portes du silence, les gestes, les actes, un certain regard sur les autres, les choses, le monde. Lors d'un embarquement, en 86, on m'avait envoyé faire un travail avec le mécanicien dans le tunnel tout au fond de la coque : locomotion par un charriot sur rails, position allongée, travail à la lampe torche sur des vannes grippées et leurs contacts électriques, silence et humidité. Nous n'avons guère échangé de mots au cours de cette matinée, seulement les outils et un bon travail ensemble. A la fin de la matinée, couvert de rouille, en haut, juste avant le repas, je recroise le copain, qui me dit : *"Dis donc, ce matin, on a bien prié, hein ?"*.

Je me suis longtemps demandé si j'avais

bien entendu, ou si le copain n'était pas un peu dérangé. Et puis je me suis dit : *"Pourquoi irais-je débaptiser, moi, ce que lui appelle prière ? Qui suis-je pour aller faire obstacle à l'Esprit Saint ? N'était-ce pas effectivement une prière, puisque c'était en silence, après d'autres choses partagées en mer, un travail bien accordé entre nous ? C'était peut-être aussi le souci de bien faire pour que la corvée ne retombe pas sur d'autres, au prochain voyage, que sais-je encore ? Prier comme ça, c'est un peu fou, un peu dérangé peut-être, aux yeux des puristes. Mais c'est la prière de ceux qui ont l'amour du métier."*

De même aujourd'hui, dans mon travail de visite des bateaux, quand je croise un même matin, les regards de croates, de philippins, de chinois, de marocains, de russes, de tanzaniens, avec ce qui s'exprime d'universel dans la

fraternité, mais aussi la souffrance, je suis convaincu d'être en pleine contemplation du visage du Christ. Je réalise que dans l'écart entre ma foi chrétienne et cette fraternité universelle et spontanée, avec tel chinois ou tel coréen qui ne sait pas qui est le Christ, il y a pour nous deux expérience de l'Esprit.

Voilà donc quelques images, quelques voyages, qui valent bien un peu de dérangement dans la prière et dans la vie. Pourquoi être envoyés, si les rencontres et le chemin partagé ne nous changent pas ? j'espère être changé par cet itinéraire, sans être toujours capable de dire comment. L'important est d'être sur la route, d'avoir choisi cette route ou de la rechoisir de temps en temps, de savoir aussi que c'est ce qu'on sème sur les bords, parfois par inadvertance, qui pousse le mieux.

Augustin et Chrysostome

Voici deux textes : l'un de Jean Chrysostome sur l'Eucharistie, l'autre d'Augustin sur la Pénitence. Ils devraient nous rappeler deux choses :

- les sacrements ne sont que les signes d'une réalité de vie sans laquelle ils perdent leur sens;
- ceux qui servent les pauvres sont ministres de l'Eucharistie et de la Réconciliation que le Christ a lui-même véritablement accomplies. C'est en quoi tout baptisé participe à l'unique sacerdoce ou ministère du Christ. *«Les baptisés sont consacrés pour être une maison spirituelle et un sacerdoce saint, en vue d'offrir des sacrifices spirituels moyennant toutes les oeuvres du chrétien».* Lumen Gentium n° 10.

En 354, la même année que Jean Chrysostome, Augustin est né à Thagaste, l'actuel Souk-arhas, en Algérie. Il est mort, dans ce même pays, évêque d'Hippone, l'actuel Annaba, en 430. «Romain» d'Afrique, Augustin a fait ses études «classiques» à Carthage. Professeur, il émigre à Rome, puis Milan. A 32 ans, au terme d'un long itinéraire spirituel relaté dans ses «confessions», il se convertit au christianisme et demande le baptême. Il est évêque en 395. Son oeuvre a influencé toute la théologie de l'Occident.

Augustin.

Sermon 1ère série n°60

Chapitre X. *Pourquoi n'est-il pas fait mention que de l'aumône au jour du jugement ?* 10. Je vous vois vivement impressionnés, comme je le suis moi-même. En effet, il y a ici quelque chose de surprenant. Voici autant que je puis en juger la raison de cette conduite mystérieuse que je ne veux pas vous laisser ignorer. Il est écrit : «Comme l'eau éteint le feu, ainsi l'aumône éteint le péché.» (*Eccli.*, III, 33.) Il est encore écrit : «Renfermez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous le seigneur.» (*Eccli.*, XXI, 15.) Et dans un autre endroit : «Ecoutez mon conseil, ô roi, et rachetez vos péchés par l'aumône.» (*Dan.*, IV, 24.) Les livres sacrés contiennent beaucoup d'autres témoignages qui attestent la puissance de l'aumône pour éteindre et effacer les péchés. Ainsi donc dans le jugement qui condamne les réprouvés et plus encore peut-être dans celui qui doit couronner les élus, Notre-Seigneur ne donne d'autre considérant que l'aumône. Il semble dire : il m'est difficile en examinant, en pesant, en scrutant avec le plus grand soin vos oeuvres, de ne pas trouver en vous de quoi vous condamner ; mais «entrez dans mon royaume, car j'ai eu faim

et vous m'avez donné à manger.» Si donc vous entrez dans mon royaume, ce n'est pas que vous n'ayez point péché, mais parce que vous avez racheté vos péchés par des aumônes. (...)

Chapitre XI 11. Je voudrais, mes frères, vous pénétrer fortement de cette vérité : «Donnez le pain de la terre, pour solliciter avec assurance le pain du ciel.» Le Seigneur est ce pain. «Je suis le pain de vie» nous dit-il. (*Jean*, VI, 35.) Comment vous donnera-t-il ce pain, si vous ne donnez vous-même à l'indigent le pain qu'il réclame de vous ? Ce pauvre a besoin de vous, et vous avez besoin d'un autre, et dans cette nécessité du secours d'autrui qui vous est commune, le pauvre s'adresse à un pauvre comme lui, tandis que celui dont vous réclamez le secours n'a besoin de personne. (...)

12. Sans doute, le repentir et la pénitence opèrent dans les hommes un changement salutaire, mais cette pénitence même semble inutile si elle n'est elle-même féconde en oeuvres de miséricorde. C'est ce qu'atteste la vérité par la bouche de Jean-Baptiste qui disait à ceux qui venaient à lui : «Race de vipères, qui vous a appris à fuir devant la colère qui doit venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence. et ne dites point : Nous avons Abraham pour père

parce que je vous dis que de ces pierres Dieu peut susciter des enfants à Abraham. Déjà la cognée est mise à la racine de l'arbre ; tout arbre qui ne produira point de bons fruits sera coupé et jeté au feu.» (*Luc*, III, 7, etc.) C'est de ce fruit dont il a déjà dit plus haut : «Faites de dignes fruits de pénitence.»

Chapitre XII Celui donc qui ne produit point ces fruits, se flatte en vain d'obtenir le pardon de ses péchés par une pénitence stérile. Or, quels sont ces fruits ? Le saint précurseur nous l'apprend dans la suite de son discours. en

effet, la multitude qui venait d'entendre ces paroles, l'ayant interrogé en disant : «Que ferons-nous ? » c'est-à-dire : «quels sont ces fruits que vous nous exhortez à produire sous des menaces si effrayantes ? » Jean leur répondit : «Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger fasse de même.» Quoi de plus évident, mes frères,

Oeuvres complètes

Traduction Peronne, Ecalle etc..

Edition L. Vivès tome XVI pp 444-446

Chrysostome

Homélie n°20 sur la 2ème aux Corinthiens.

L'aumône, c'est-à-dire le mépris de l'argent, rend les hommes bons, les dispose à glorifier Dieu, enflamme la charité, accroît le courage, et fait des prêtres investis d'un sacerdoce auguste et méritoire. L'homme charitable n'a ni vêtement sacerdotal, ni clochette, ni couronne ; mais il est couvert de cette robe de la bienfaisance, qui vaut certes le vêtement ostensible du

prêtre ; mais il est oint, au lieu d'une huile sensible, de l'onction de l'Esprit saint ; mais il a une couronne tressée de commisération, dont l'Écriture dit : «Dieu te couronne dans la miséricorde et l'amour » *Psalms*. CII, 4 ; mais enfin il porte sur son front le nom, que dis-je ?, la ressemblance même de Dieu. Comment ? «Vous serez, est-il écrit, semblables à votre Père qui est dans les cieux.» *Math.*, V, 45.

Voulez-vous maintenant voir son autel ? Ni Besléel, ni aucun ouvrier ne l'a construit ; Dieu s'en est réservé la structure, et il l'a bâti

d'une manière plus belle que le ciel, d'âmes raisonnables. Mais, direz-vous, le prêtre entre dans le saint des saints. Vous pouvez, vous aussi, en offrant votre sacrifice, entrer dans des parvis plus redoutables, où nul autre ne pénètre que votre Père qui vous voit dans le secret, où aucun regard ne peut arriver. Et comment, l'autel étant public, aucun oeil n'y peut-il arriver ? Chose admirable ! Autrefois le sacrificateur était véritablement dans la solitude, derrière les voiles et les portes qui l'isolaient des fidèles ; aujourd'hui, en sacrifiant en public, comme dans le saint des saints, on doit être saisi d'un plus grand effroi. Ne savez-vous pas que, si vous n'agissez pas par ostentation, dans ce moment même l'univers entier vous verrait ? Le Christ n'a pas dit seulement : « Ne faites pas vos bonnes oeuvres devant les hommes » il a ajouté : « Afin qu'ils vous voient. »

Cet autel est composé des membres du Christ ; cet autel, c'est le corps même du Christ. Respectez-le donc ; vous immolez vos victimes sur la chair du seigneur. Ah ! qu'il est plus auguste, cet autel, que celui de la loi ancienne ! Qu'il est même plus redoutable que celui de la loi

nouvelle ! Cependant, ne tremblez pas. L'autel de la loi est sanctifié par la victime qu'on immole ; celui de l'homme miséricordieux est construit de la victime même qui l'édifie. Le premier, fait de pierres, devient saint par l'attachement du corps au Christ ; le second, parce qu'il est le corps même du Christ. Qu'il est donc plus terrible ce dernier que l'autre, devant lequel son peuple est réuni ! (...)

Cependant, vous qui honorez l'autel sur lequel le corps du Christ repose, vous outragez, vous méprisez dans sa ruine celui qui est le corps même du Christ ! Cet autel, vous le rencontrerez partout, dans les rues et sur les places ; vous pouvez à chaque heure sacrifier sur cet autel, car c'est un véritable sacrifice qu'on offre. Comme le prêtre debout à l'autel invoque l'Esprit saint, vous l'invoquez aussi par vos paroles et par vos actes, rien ne retenant et n'enflammant le feu de l'Esprit comme cette huile sainte largement répandue.

*Oeuvres complètes. Traduction Bareille.
Edition L. Vivès. tome IX pp 281-282*

Le mythe d'Icare André Comte-Sponville

Et s'il fallait (se) désespérer pour vivre...

Présentation du livre par Dominique Bourdin

«La béatitude est de l'autre côté du désespoir - et pourtant ce désespoir même. Car l'espoir du salut (...) sera le dernier obstacle à nous en séparer ; et nous n'atteindrons la sagesse, si nous en sommes capables, qu'en renonçant à la philosophie. Il s'agit que le désespoir désespère aussi de lui-même.»

Le mythe d'Icare d'André Comte-Sponville veut nous guérir de l'Espérance et de la déception, qui sont tous deux, dit-il, enfants du mal-vivre. Si la philosophie ne peut rien contre le malheur (sinon, peut-être éviter qu'on l'oublie trop en son absence), elle peut beaucoup pour le bonheur.

Cette quête de sagesse puise dans la tradition matérialiste (Épicure, Lucrèce,

Hobbes, Spinoza, Freud) pour nourrir une réflexion et une éthique qui éclairent et assument les **labyrinthes** de notre existence.

Pour Comte-Sponville, **le désespoir n'est pas tristesse**, il est même contre la tristesse. Il est neutre, **absence d'espoir, critique de l'espoir**. Mais il est le résultat d'une perte, car l'espoir est toujours premier, et l'illusion reste inévitable. La béatitude du déses-

poir ne consiste d'ailleurs pas à renoncer (illusoirement) à toute illusion, mais à savoir que ce qui nous fait vivre est pourtant illusion. Le désespoir devient dès lors une vertu, vertu explicite de l'expérience spirituelle et philosophique qui affronte la solitude et l'angoisse de vivre sans se référer à Dieu. L'Espérance est vertu théologale, mais s'il n'y a pas de Dieu, l'espoir est une maladie et une drogue, le recours à l'avenir ne reflète que ma faiblesse et mon refus de cette faiblesse. Plus ma puissance ou ma sérénité sont grandes, moins j'ai besoin d'espérer.

Ce n'est pas par hasard que nombre d'auteurs revendiquent aujourd'hui l'héritage matérialiste au nom d'une pratique de la philosophie qui soit

chemin de vie, expérience de joie et quête de sagesse. À côté de Comte-Sponville, on peut évoquer Clément Rosset⁽¹⁾, ou Michel Onfray⁽²⁾. Ce que ces auteurs ont en commun, c'est le refus des positions platoniciennes, de la référence à quelque arrière-monde et à quelque utopie que ce soit. Mais c'est aussi leur affirmation philosophique, positive, éloignée à l'extrême du dénigrement de la raison qu'avait voulu imposer ceux qui se disaient «nouveaux philosophes» et venaient conforter l'extrême-droite et l'interdit de penser... C'est enfin leur façon de conjindre étroitement la désillusion et la joie.

Parmi eux, André Comte-Sponville vient faire la théorie, en même temps que l'apologie, de ce lien entre le renoncement à l'espoir et l'ex-

périence d'une authentique béatitude, d'une capacité à la joie - inespérée justement. Et il poursuit l'exposé de cette voie au travers d'un **triple labyrinthe : celui du moi**, qui n'est qu'illusoire, et c'est le songe de Narcisse ; **celui de la politique, dont on ne sort pas**, mais qui n'a de chance d'être viable que si elle renonce à vouloir savoir le bien et à nier la violence ; **celui de l'art**, espace d'illusion né du travail de l'artiste et de la réalité de l'oeuvre.

Nous n'échappons nulle part au labyrinthe. Il n'y a pas de salut du moi, parce que le moi n'est pas, il n'existe que comme le reflet illusoire d'une conjonction de forces et de désirs. Narcisse n'a d'autre avenir que la mort, d'autre salut que sa disparition. Il n'est pas

non plus de salut de l'âme, parce qu'il n'y a pas d'âme, pas de Dieu et rien à contempler.

Il n'est pas non plus de salut collectif, au sens où l'espèrent les utopies : parce que la collectivité des hommes n'est soumise qu'au jeu conflictuel de leurs désirs, ici et maintenant, sans qu'il soit de norme absolue. Rien ne vient transcender la relativité des enjeux toujours multiples, contradictoires et provisoires.

Et l'art, né de la vie, n'est pas non plus un salut, car il ne fait qu'en reproduire les limites. Il ne les dénie que pour les recréer. Pas d'inspiration, de beauté absolue ni de norme universelle. L'art est prisonnier des illusions qui font son prix, il aide à supporter la vie plus qu'il ne la transforme. «*Il apaise sans guérir, il console sans sauver*»⁽³⁾.

(1) Clément Rosset, notamment *L'objet singulier* et *Le principe de cruauté*, aux éditions de Minuit

(2) Michel Onfray, *Le ventre des philosophes*, Livre de Poche ; *Cynismes. Portrait du philosophe en chien*, B. Grasset, 1990

(3) p 302

Ainsi Narcisse, Pro-méthée et Orphée, les trois figures psychologique, politique et esthétique d'Icare, n'échappent jamais au labyrinthe. elles ne peuvent ni s'en ni s'y sauver. Point de ciel qu'illusoire, point de fuite que rêvée. Et la mort au bout.

Mais «*la pensée qui guérit, c'est la pensée qui connaît*» : la démystification matérialiste, qui permet de penser l'illusion en vérité, ne fait pas échapper à l'illusion, mais invite à s'y reconnaître (dans tous les sens du terme). Une valeur illusoire n'est pas une absence de valeur, et l'illusion se maintient, même si elle est reconnue comme illusion. Le désir est premier, et crée l'illusion de valeur. Icare crée le ciel où il s'envole ; mais il s'envole. Nous continuons à désirer, et à jouir. Nous inventons des façons de vivre ensemble, même si nous savons que même la paix la plus assurée (et y en a-t-il ?) n'est que rapport de forces. Et l'art est illusoire, mais les

oeuvres sont là.

Ainsi, l'inexistence du ciel n'empêche pas la réalité du vol. Car il est vrai que nous vivons, que nous désirons, que nous rêvons. «*Et cette vérité suffit : la beauté n'est pas, mais nous aimons effectivement le beau ; la justice n'est pas, mais nous nous battons réellement pour elle ; la vérité n'a pas de valeur, mais nous désirons réellement la connaître*». S'il n'est d'ailes que du désir et de ciel que rêvé, ce sont ailes qui suffisent et rêves qui nous comblent.

Car Icare s'élève : le mouvement d'ascension est la contrepartie d'un monde horizontal où rien ne vaut, car tout se vaut. Pas de norme, pas de ciel. Mais le mouvement du désir qui s'élève, s'exprime, devient joie sans retour. S'il est un modèle d'ordre politique, la réalité ne peut que s'en démarquer, s'en éloigner, déchoir. La politique platonicienne vise à rejoindre un savoir politique, et

ne peut tracer que les voies d'une dictature -en ce sens, d'ailleurs, le stalinisme fut platonicien. Le renversement utopique pose un modèle, et oublie qu'il est né des contradictions du présent pour en faire une norme achevée qui rend décevante toute réalisation. Alors que le seul jeu des rapports de forces, des désirs, de leurs conflits et de leurs compromis permet de restaurer des formes (provisoires) de paix, de réaliser des institutions de pouvoir, d'inventer des réalisations de droit et de justice.

L'idéalisme ne conduit qu'à la déchéance ou à la perversion. Tandis que le matérialisme permet la sublimation : du plus bas, du simple jeu des forces et des désirs, vers le plus haut : la création de réalisations spirituelles.

Si l'idéal existe, je dois m'y soumettre ; et le premier devoir est de croire qu'il existe.

Soumission, devoir, abaissement, descente... Tandis que le mouvement d'Icare est ascendant ; affirmation de soi, qui n'a d'autre norme que lui-même, d'autre force que son désir - et qui peut de ce fait laisser les pleurs à Narcisse, l'amour-propre aux envieux et l'orgueil aux ignorants, tout aussi bien que l'humilité, le repentir et la honte, fausses vertus et vaines tristesses. «*Le sage acquiesce à soi comme il acquiesce à la vie, et ce oui est sa joie*».

L'amour du sage pour lui-même est un amour heureux : puisqu'il a renoncé à l'impossible possession, il est comblé simplement d'être, c'est-à-dire (puisque le moi n'est rien) d'agir et de connaître. Sa joie est sa force ; sa force est sa joie. Il peut tout donner parce qu'il ne possède rien : même la mort ne peut rien

lui prendre, et parce qu'il est heureux, c'est un amour généreux : ce qui ne se possède pas se partage sans perte, et joyeusement. Car le sage, c'est l'anti-Narcisse, qui a cessé de se prendre trop à cœur, et qui peut rire de notre condition, vaine et ridicule, sans cesser de l'aimer : car elle est nôtre, et il s'agit de vivre. L'anti-Narcisse, c'est Narcisse guéri : de ses fantasmes et de ses illusions, de ses espoirs et de ses craintes, des mirages de la possession et de l'orgueil. Narcisse sauvé de soi, tout à la joie de ce salut. Narcisse, qui s'éveille guéri de son rêve, dés-espéré et donc heureux.

Dans le mythe d'Icare, comme dans ses autres ouvrages, André Comte-Sponville souligne l'importance de **dis-**

joindre la valeur et la vérité.

C'est d'ailleurs ce qui donne son titre à ses *Etudes cyniques*, parues en 1994 ⁽⁴⁾, qui mettent en lumière son orientation philosophique, à propos de thèmes divers, qu'il s'agisse de Woody Allen, du socialisme, de la morale, de Montaigne, ou de la question de l'universel : l'ouvrage est à proposer à ceux que rebute-raient le caractère plus systématique du **Mythe d'Icare** : ce dernier est à bien des égards un excellent cours de philo, d'accès assez aisé même pour le non-initié, mais qui ne recule pas devant des références, ou plutôt la présentation commentée des grands textes de la tradition philosophique (il présente notamment les auteurs matérialistes, mais pas exclusivement, et des pages assez nombreuses sont par exemple consacrées à Platon). Cette dimension pédagogique est un

(4) *Valeur et vérité. Etudes cyniques*, PUF, 1994.

des grands mérites du livre : il présente une option, une thèse nettement affirmée, mais la situe dans une tradition de pensée qui nous aide à comprendre d'où il pense et comment il élabore sa réflexion. Tous les auteurs contemporains ne sont pas aussi miséricordieux ou aussi respectueux de leurs lecteurs novices (que l'on songe à Michel Serres jusqu'à la parution des *Eclaircissements*⁽⁵⁾, ou encore à Lacan), et ce choix délibéré corrobore l'orientation d'une philosophie qui ne se veut pas originale, mais qui a le souci d'aider à vivre.

Or la vie serait comme empoisonnée par la confusion habituelle entre la valeur et la vérité. Si je crois (de façon illusoire) que ce qui a pour moi de la valeur repose sur une **vraie** valeur, je serai poussé à méconnaître comment cette valeur est posée par mon désir, et

à l'imposer à autrui : illusions, espérances et déception de Narcisse, intolérance, totalitarisme du savoir et de l'utopie. L'option matérialiste réside en ceci que la valeur n'est pas la vérité et ne prétend pas à la vérité. L'existence est d'abord désir, le moi comme tel n'est qu'effet (illusoire) des désirs, la valeur est valeur pour la vie, non vérité universelle.

Réciproquement, pour André Comte-Sponville, la vérité n'a pas de valeur. Elle est, simplement. Elle sauve de l'illusoire de l'espérance, elle assure la démystification nécessaire à la joie, voire au bonheur, et pourtant, soutient-il, elle n'a pas plus de valeur que la non-vérité. S'il s'agit de dire que l'illusion elle-même n'est ni sans vérité ni sans valeur, nous le suivrons volontiers : l'illusion du moi soutient la réalisation du désir et la possibilité de la

parole (curieusement absente de ce premier ouvrage) ; la nécessaire action politique (car l'auteur fustige assez vivement les hypocrisies ou les naïvetés du pseudo-apolitisme) se nourrit d'illusions et en suscite inévitablement ; l'art crée une réalité tangible de l'illusoire.

Mais s'il s'agit de **préférer la vérité**, c'est-à-dire précisément la démystification engendrée par la position matérialiste et rationaliste de l'auteur, il ne suffit pas de la poser comme un désir parmi d'autres. Car de fait, dans l'oeuvre de Comte-Sponville, elle sert de critère. Ce qui, à mes yeux, n'est nullement un défaut ! Ce n'est pas la simple efficacité pragmatique d'une quête de la joie et du bonheur qui suffit à rendre compte de l'éthique de cette oeuvre, qui est à l'exact opposé d'un cynisme vulgaire ou égocentrique, tout en étant rigoureusement dans ses pré-

(5) Michel Serres, *Eclaircissements - Entretiens avec Bruno Latour*, F. Bourin, 1992

misses matérialistes. Et il ne suffit pas non plus de dire que pour le philosophe, c'est l'universel et le souci de la vérité qui importe, que c'est une simple question de fait. Car tout l'ouvrage crie non seulement que le désir de l'auteur porte à être philosophe, mais qu'il importe d'être philosophe. Pour le bonheur. Pour les réalisations mêmes provisoires et relatives de l'art ou de la justice. Pour vivre humainement.

Autrement dit, la valeur ne peut se prévaloir de la vérité. Mais la vérité, qui est d'abord du côté de l'être et non de la valeur, ne peut éviter d'être choisie/reconnue comme valeur - par Nietzsche comme par Comte-Sponville. En évitant cette articulation, Comte-Sponville est réduit à des positions qui restent minimalistes, notamment en politique, et qui mériteraient discussion. Mais le **travail de vérité** que nous propose cet auteur, par rapport à notre société, à notre héritage philosophique et surtout à

nos propres convictions est d'une grande richesse. Mieux même : il me semble aujourd'hui vital pour réfléchir à l'action (personnelle et collective) et à la «transmission» des expériences et des valeurs. **Nous avons beaucoup vécu d'espérance,**

sans toujours en voir les ambiguïtés voire les impasses. Il importe pour continuer notre route et pour garder ou faire grandir notre joie, de savoir **passer de la déception qui détruit (nous en avons tous) à la désillusion qui libère.**

André Comte-Sponville

- *Traité du désespoir et de la béatitude.*

1. *Le mythe d'Icare*, Perspectives Critiques, Paris, PUF, 1984 ; 9^e édition, 1993.

2. *Vivre*, Perspectives Critiques, Paris, PUF, 1984 ; 3^e édition, 1993.

- *Tombeau de Victor Hugo* (éditions Quintette, en collaboration).

- *Paroles d'Amour* (éditions Syros, en collaboration).

- *Pourquoi nous ne sommes pas nietzschéens* (éditions Grasset, en collaboration).

- *L'amour de la solitude*, (éditions Paroles d'Aube).

- *Une éducation philosophique*, Perspectives Critiques, Paris, PUF, 3^e édition, 1993.

- *Valeur et vérité. Etudes cyniques*, Perspectives Critiques, Paris, PUF, 1994.

André LEVESQUE***Partenaires multiples et projets communs.***

André Levesque et ses partenaires sont arrivés à créer - à partir des situations concrètes - une méthode de travail où chacun situe ses problèmes et découvre les chemins pour les résoudre. Qu'il s'agisse des problèmes complexes de la médecine libérale, qu'il s'agisse du travail des notaires... etc, il convient de sortir des cas individuels, pour découvrir l'ensemble des questions concrètes, et enfin privilégier quelques chemins sûrs pour envisager l'avenir. André Levesque s'inspire des vérités les plus profondes. Chacun s'ouvre aux autres dans un élan d'amour.

Jean VINATIER

André LEVESQUE

**Partenaires
multiples
et
projets communs**

Editions L'Harmattan

Pierre-Marie GALLOCHER - Les années oubliées de l'Eglise de Marseille.**P-M GALLOCHER**

**Les années
oubliées
de l'Eglise
de Marseille**

*Editions P.Tacussel
(Marseille)*

Ce gros - et beau livre de P-M Gallocher est une révélation. Nous revivons, presque jour après jour, la guerre de 1939-1945 à Marseille. On a des histoires générales. On avait peu d'histoires régionales locales. Celle-ci est un modèle. Ecrite à la manière concrète d'un journaliste, pleine de détails, de témoignages, de photos elle fait revivre les émotions des acteurs de ce grand drame - et de petits drames. Des visages aussi de prêtres qui ont tenu une place. G. Mollard, Spinoza, Gence, bien sûr, Bertachon, Gentile, et j'en passe. On revit tous les grands épisodes jusqu'à l'occupation de Marseille par les allemands. Nombreuses citations de Mgr Delay, avec des paroles pleines d'évangile, pour dénoncer des aspects du nazisme. Le journal "La Croix" a su utiliser, à juste titre, ce livre pour les pages du cinquantenaire de la Libération.

Jean VINATIER

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS



**Nos prochains
numéros**

**Réflexions
et témoignages à propos du SIDA**

janvier - février 1995

170

**Politique
et citoyenneté**

mars - avril 1995

171

**Laïcs
en mission aujourd'hui**

mai - juin 1995

172